

Caravane humaine

Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle:

Lettre à un ami analphabète

Vadrouille, pensées et lendemains

Quentin la Broussaille

Alcool, entre illusion et réalité

Trait de plume

Un vent d'ailleurs

Des mots et des hommes

La Planète Bleue

L'odyssée cosmique des fous

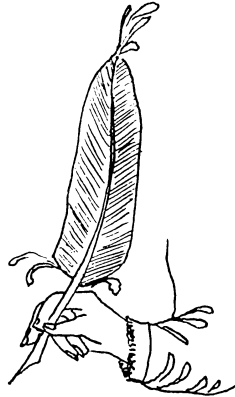
Accroché aux ailes d'un ange

Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme?

Ces ouvrages sont présentés au: www.escarboucle.ch

Bocampe

Caravane humaine



LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



Dépôt légal en Suisse.
Numéro ISBN: 2-9700540-6-X

Illustration: Olivier Blandenier

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894 BP
1401 YVERDON-LES-BAINS – SUISSE
www.escarboucle.ch

La pierre à laquelle les anciens ont donné le nom de carbunculus, que nous avons traduit par le mot escarboucle (note de Fourens: rubis pour les uns et grenat pour les autres) est vraisemblablement un grenat d'un beau rouge et d'une belle transparence.

*«Buffon, Histoire
des minéraux»*

*Le poète est semblable
aux oiseaux de passage,*

*Qui ne bâtissent point
leurs nids sur le rivage,*

*Qui ne se posent point
sur les rameaux des bois,*

*Nonchalamment bercés
sur le courant de l'onde,*

*Ils passent en chantant
loin des bords,*

*Et le monde,
Ne connaît rien d'eux que leur voix...*

Lamartine

I

Dans la pittoresque glèbe du Rouergue, aux racines de l'Aveyron dans une contrée montueuse, une quiétude plane dans la nuit brune, pensive, hormis un bambin qui braille dans les ténèbres accompagné par les sifflements du vent. Abandonné sur le pas de la porte d'entrée de Notre Dame des Roses, un monastère cistercien, le bébé gigote dans son couffin et rend l'atmosphère babelesque. Tandis que les heures se relèvent comme cire au feu, l'aube mordorée dans sa brièveté saisissante déroule la pente du ciel sur l'épaule des collines alors que les larmes de l'aurore s'emperlent dans une féerie matinale, formant des arcs-en-terre du plus gracieux effet.

L'enfant ne pleure plus, il somnole dans son panier d'osier, enveloppé d'un chandail et de châles de cachemire sous un ciel qui s'ardoise de couleurs chatoyantes.

Le tintement des cloches en branle à la voix argentine annonce les laudes ce matin-la, jour de la Saint-Jean. La lune gibbeuse est en entrevue à l'horizon et comme à son habitude, dès matines le moine Philippe ouvre les portes de la trappe.

«Juste ciel!» s'écria-t-il, abasourdi par sa découverte inopinée, il fit un demi-tour à la volée pour revenir aussitôt accompagné du frère Pierre, le responsable de la communauté.

Tous deux absorbés auprès du cabas en paille tressée contemplant la scène. Près de l'enfant, sur les étoffes se trouve une missive. Pierre prit délicatement la communication qu'il lut à haute voix:

«Aux membres de la communauté de Notre Dame des Roses: Voici que je dépose au cœur de la nuit, au pied de votre humble communauté, mon seul et unique enfant. Etant dans l'incapacité de l'élever, atteinte d'une maladie incurable, esseulée, isolée par les miens, je me trouve dans la nécessité d'abandonner ce que j'ai de plus cher au monde. Je vous implore de le prendre à vos côtés.

Durant les quelques jours qu'il me reste encore à vivre, je souhaiterais que ma dernière volonté s'accomplisse afin de reposer en paix.

Voici la dernière confidence d'une mère à l'agonie. Au nom de cette vie qui m'emporte, que mes derniers vœux sur terre obtiennent une réponse.

Une mère accablée par la misère.»

— Philippe! dit Pierre ému, prends avec précaution le cabas, amène-le discrètement à la salle du chapitre, enflamme le Godin, reste auprès de l'enfant jusqu'à mon retour.

S'il se met à sangloter, berce-le, psalmodie-lui des louanges. Je vais aller voir de suite sœur Françoise aux Estompes.

Les Estompes sont un lieu-dit retiré au détour d'un chemin avoisinant l'abbaye, en fait, c'est une bastide au dos bossu, rustique et pauvre dans le pli du vallon, aux murs d'argile, au toit papeloné d'ardoises. Des deux côtés de cette chaumière de paysan monte un treillage de lattes où grimpent des glycines dont le feuillage s'incline en berceau brisé sous la saillie du toit.

Devant l'habitation, près d'un vieux four à pain et de tonnelles pamprées se trouve une fontaine en pierre taillée avec son auge verdâtre couverte de parmélies. Toute proche, une rivière aurifère épouse les ondulations de la gorge en pente. Chaque instant dans ce lieu sollicite le recueillement.

Françoise passait là le reste de ses jours, participant aux offices du jour depuis quarante-sept ans. Retirée comme un ermite, beaucoup d'hommes et de femmes venaient la voir, de temps en temps de très loin. Elle accompagnait bien des cheminements, apaisait moult fois des afflictions. A soixante-six ans, parée de beauté morale, soulevée par l'enthousiasme elle travaillait sans cesse, filant l'angora, tissant des étoffes.

C'était le prélude de l'été, le printemps avait opéré son miracle avec véhémence. Françoise participait au renouveau dans son jardin, une faucille à la main. Pierre, qui s'était mis aussitôt en marche, arriva et fut soulagé de la voir présente.

— Ah! Françoise! s'exclama-t-il avec appréhension, si vous saviez ce qui nous parvient.

— Que se passe-t-il, frère Pierre?

— Nous avons découvert à notre porte un poupard, lisez ce message qui se devinait à ses côtés.

Françoise, bénéficiant de l'heure accordée à l'écoute s'assit sur la margelle de la fontaine et lut placidement la bafouille.

— Quel bin's! dit-elle. Qu'allez-vous faire?

— Que me conseillez-vous?

— En premier lieu, réunissez au plus vite la communauté pour exposer distinctement les faits, considérer les répercussions. Si tous les frères consentent à être responsables, alors je m'engage moi aussi à vous aider en le prenant en charge quatre jours par semaine, lui enseignant ce qui lui sera fondamental de savoir. En ces temps d'après guerre, il sera ardu de lui trouver une place même en remuant ciel et terre, songez-y! ce serait un coup d'épée dans l'eau. Si c'est un fardeau pour la communauté, alors revenez me voir.

— Bien, je retourne illico au monastère et vous tiens au courant.

— A plus tard frère Pierre, confiance.

Entre-temps des nuages ourlés d'or se dévoilèrent, une tendre ondée mouillait la terre. Iris déployait son écharpe sur le front des collines, tandis que les fleurs essayaient les gouttelettes de leurs pétales sur ce sol qui fumait. Françoise scrutait les couleurs qui semblaient s'être oubliées dans le ciel en interprétant les auspices sous la coupe enchanteresse.

La communauté s'était rassemblée et avait pris une décision. Une austérité émergeait dans l'air comme un bras levé

sur un sillon solitaire. L'horizon insaisissable torsadait ses ondes troubles, un silence gouvernait maître des lieux, il avait quelque chose à dire, de simple, captivant:

L'inconnu se nommait Jean. Pendant vingt et un ans, il vécut au prieuré et depuis que dans le Rouergue, un cri avait jailli dans la nuit, chaque moine était devenu père. Douze ans après sa naissance, l'étoile de Françoise s'était rallumée au firmament, muée en poussière vivante, muséifiée chez les saintes.



II

Aujourd'hui, jour de la Saint-Michel, la communauté assistait au départ de Jean devant le monastère. Les religieux cheminaient accompagnant le fruit de leur responsabilité.

Philippe et Pierre entouraient Jean. Pierre prit la parole.

— Il est temps que tu nous quittes maintenant, Jean, pour rencontrer notre humanité.

Tu discerneras, notre potier t'accueillera, il saura te guider dans ta nouvelle vie, la route est encore longue, il te tempore déjà. Notre Dame des Roses est ta demeure, souviens-t'en! Tu es sous son égide désormais.

L'enveloppant dans ses bras, il lui donna une accolade fraternelle. Philippe fit de même. Les carillons tintinnabulaient pour célébrer son départ, l'ambiance en prenait un frémissement jusque dans les nuées où les yeux ne peuvent plus voir. Déjà, derrière une boucaille, Jean se profilait au lointain sur le point de s'engager sur un layon parfumé de fragrances sylvicoles.

Seulet, songeur, a borgnon, ingambe, il suivait longuement cette piste qui transperçait une forêt. La brume et la

pluie fine se dissipait au-dessus des arbres, des gerbes de rayons jaillissaient du ciel. Inséparablement, l'ombre, la lumière, en cadence, se partageaient l'espace englouti de vie pour patrouiller la forêt.

Alors que les cordes d'une lyre vibraient aux quatre vents le solfège, chaque note semblait être là où l'on eut rêvé qu'elle soit. Or, prospectant leur provenance, Jean explorait la forêt à tâtons, tout à l'oreille. Rapidement, il put découvrir le lieu d'où émanait cette pénétrante mélodie. Sans faire le moindre bruit, en marge, il observa à distance un vieil homme aux traits pacifiques assis sur un tronc qui jouait de la lyre les yeux clos. Jean savourait la délicatesse de chaque son, tout en fermant les yeux lui aussi. Sept minutes passèrent, telle une communion de bardes, avant que ne s'achève le concert. Le vieil homme alluma sa pipe avec un charbon rouge qu'il prenait au creux de sa main, puis il se mit à appeler.

— Approchez! approchez! n'ayez pas peur!
Comment diantre savait-il que j'étais là! Se dit Jean, j'étais si discret pourtant. Puis il s'approcha timidement de lui.

— Bonjour! Lui dit-il, alors que j'étais sur le layon, votre musique a ensorcelé toute mon attention. Ainsi guidé par ma curiosité, je me suis blotti près d'un baliveau pour vous ouïr.

J'ai subi le sortilège de votre ballade. Recueillez l'expression de ma plus vive reconnaissance pour ce don que vous m'avez offert.

— Merci, jeune homme, mais, d'où arrivez-vous comme cela?

— Du monastère de Notre Dame des Roses, je suis en route pour rencontrer un potier qui me prévoit.

— Quel artéfact! c'est un parcours d'une saugrenuité peu commune.

— Et vous-même, Monsieur?

— Oh, mon règne ici-bas prend bientôt fin, je suis bien âgé et la maya va bientôt retirer sa robe. J'ai un pied-à-terre tout proche, à quelques lieues d'ici, j'aimerais regagner ce lieu afin de voir une dernière fois les bûches se consumer dans l'âtre, les voir se recouvrir d'une épaisse couche de cendres chaudes. Disant cela, son visage irradiait une altière sérénité.

— Depuis trente ans je parcours le monde, il est l'heure pour moi de retrouver mon humble chaumière pour continuer mon prochain voyage.

— Oh, narrez-moi votre aventure, je ne vous dissimulerai rien de moi-même! dit Jean émerveillé.

— Alors viens avec moi à la chaumine, mon frangin qui est garde-forestier a dû la maintenir, comme il me l'avait promis.

— Aisément je vous suis, répondit-il.

Séance tenante, avec verdure, tous deux se mirent en route, un qui avait une fenêtre ouverte sur le monde, l'autre qui la refermait.

Arrivés à destination, c'était la pariade, l'avifaune sauvage et migratrice s'élançait dans des modulations hardies,

laissant croire que leur romance n'avait pas de semblable dans le reste du monde. Confortablement abritée près des bouleaux parés de leur première robe d'automne, la bicoque présentait aux deux pèlerins sa façade de bois et son toit de chaume pour leur souhaiter la bienvenue. Une auge en pierre saturée d'eau couleur glauque et fraîche dont le trop-plein s'écoulait avec des glouglous dans la forêt, se situait sur la croupe d'une espèce de promontoire entouré de pommes de rose, ce qui adjoignait au lieu un cachet supplémentaire. Retrouvant un éclair de sa jeunesse, Iram le vieil homme s'exprima.

— Voilà ce que je bâtis de mes mains, il y a plus de quarante ans, Jean! A cette époque, je ne savais pas que je délogerais à travers le monde.

Iram s'approcha d'un agrégat de granit, plongea sa main à l'intérieur d'une fente, il en ressortit une clé puis ouvrit la porte qui grinçait sur ses gonds. A l'intérieur, une cheminée encrassée par la suie s'accote à la face nord, sur le dessus d'un palissandre qui se maintient sur deux jambages, se découvre un Christ en chêne façonné et un candélabre couvert de fleurs ciselées, garni de bougies. Une pendule murale indique trois heures, le contour du cadran est encerclé par vingt-quatre petits visages de vieillards en tilleul finement sculptés. A l'est, un escalier à pas-d'âne conduit à l'étage supérieur, à l'ouest, une grande baie vitrée expose une vue sur des collines qui se mamelonnent puis une montagne qui s'élève par degrés, de terrasse en terrasse. Ébahi, Jean lui dit.

— Pour une bastidette, elle est de premier choix, quelle bâtisse!

— Oh! tu sais, au début je ne pensais pas faire si grand, mais épris par la beauté d'édifier, j'agrandissais sans cesse, d'autant plus qu'à cette époque je devais me convoler.

Mais tout compte fait, ma dulcinée préféra se retirer du monde pour se vouer à une vie mystique. Alors elle construisit un ermitage, d'ailleurs près du monastère d'où tu viens. Le chagrin s'étant emparé de moi, je décidai alors d'exercer mon métier de docteur à travers le monde pour me promettre au service de ceux qui avaient besoin de moi.

— Fichtre! serait-ce de Françoise dont tu converses là?

— Parbleu! répondit Iram, tu la connais? que ce monde en pleurs est bien irrigué!

— Oh oui! j'en conserve encore précieusement son émanation maternelle.

C'est elle qui s'est consacrée à mon éducation durant les douze premières années de ma vie. En effet, bébé, je fus délaissé à la porte du monastère par ma vraie mère dans l'espoir que je sois adopté, elle, accablée par la maladie du mourir. Ce sont les frères qui m'ont recueilli sous d'étranges augures et élevé avec Françoise.

Voilà, aujourd'hui j'ai vingt et un ans, je me nomme Jean.

— Mazette de mazette! moi je m'appelle Iram, heu ... mais comment va-t-elle? dit-il empressé.

— Depuis neuf ans, sa destinée s'est vivifiée au ciel.

Tout soudain, la main d'Iram saisit celle de Jean près de l'âtre, il alluma les bougies avec un regard qui se cherche dans un ciel solitaire, puis il renoua la conversation la voix mouillée de larmes.

— Que dirais-tu si l'on préparait un bon feu afin de se réchauffer, sans rien perdre de son charme on ferait causerie ensuite!

— L'idée va de soi Iram, mais laisse-moi faire, je vais préparer le nécessaire.

— Soit, je vais m'installer confortablement auprès de la cheminée. Jean s'en alla fouiner ardemment aux abords, dans une brande en quête de petit bois et de bûches, puis chargé comme un baudet il revint avec un fagot de ramée, du bois de boulange. Après avoir allumé le feu, Iran lâchait un regard sur le Christ sculpté. La statuette semblait elle aussi le regarder avec une faramineuse expression d'amour. A cet instant, Iram se rappela la mort des abraxas, des bombyx de l'ailante qu'il avait observés durant sa vie. De leurs quelques jours d'existence, leurs projets de vie s'accomplissaient dans les moindres détails, à chaque instant au milieu des feuillages puis le moment venu, ils gisaient sur les verdure. La vie sautillait sur les ailes des petits morts avec d'innombrables funérailles se saupoudrant du pollen des défunts.

Point de pleurnichements se disait-il, ni de grisaille, une fois que l'on s'est acquitté de sa mission, il est juste de s'expulser de la terre magnifiquement peignée par les sillons des charrues pour retourner vers l'unique orchestrateur qui a

bien voulu de nous dans sa grande symphonie. Dans l'existence il est un moment unique où l'on doit s'abandonner pour se relever de ses cendres, l'aventure de la cacherie est terminée, c'est la chute du rideau. La terre souffle sur ma bougie et l'éteint alors que le ciel la rallume aussitôt. L'absence laisse un nom derrière elle qui s'appelle histoire, caravane humaine ... La mort nous épouvante mais dès que l'on s'approche d'elle, elle nous tend les bras avec une profonde dilection. Nul spectre n'évoque les errements, la nostalgie, car seul l'amour se manifeste dans le simulacre des yeux définitivement clos. Iram revenu de ses souvenirs rattrapa le tête-à-tête.

— Voilà qu'il fait bon être devant l'âtre, dit-il. Dehors le vent mugit, dedans les bûches flamboient, le feu crépite, merci Jean! Dis-moi, vingt et une années passées au monastère, ce n'est pas rien, comment te présentes-tu au monde aujourd'hui? staccato!

— Hum, le détachement s'apparente aux apsaras dans la rivière qui changent de forme à volonté, en rapide cadence et je n'ai pas l'aptitude de la gnosie visuelle. Ce qui vibre en moi, c'est d'exister sur cette terre où j'ai débarqué, m'aventurer avec l'évidence, telle est, hic et nunc ma condition humaine.

J'affectionnerais de l'appréhender jusqu'à ma claire conscience. Ayant tout à découvrir, nonobstant mes vigilances se tourneront vers toute une palinquée de nouveautés car mes projets sont encore dans les limbes...

— Cette découverte est un sentiment des plus insolites, où tu pourrais rêvasser sereinement. Mais reste toujours en alerte avec ce carcan de la discipline à grand renfort de besicles, au risque d’attraper le mal des ardents, de rester sur une berge à contempler le fleuve de l’histoire et de te berlurer avec lui jusqu’à tomber dans l’égotisme, de flirter avec le bovarysme, de faire le pastiche de l’ésotérisme *ipso facto*.

— Merci du conseil Iram, que faisais-tu à travers le monde?

— En ce temps là qui n’est pas fort lointain, tandis que l’indigence s’accroissait, que ses brumes opaques tassaient leurs souffre-douleur au regard des nations, que la famine s’abattait sur les miséreux, je me consacrais à mes occupations de médecin itinérant en Asie puis l’Afrique. Naguère quand le vautour occidental se vautrait dans la fange jusqu’à la lie coloniale, présent témoin de ces dures réalités, des questions me hantaient, m’épuisaient en conjectures de la racine des pieds jusqu’à la pointe des cheveux, flan contre flan à chacune de mes nuits au sujet de ce monde abracadabrantique, locdu. C’est pétri des pâtes humaines que le halo de mes épisodes biographiques s’est bigarré, pressant trente années comme un jus de citron en périodes intonées d’effroi et de compassion.

Les misères que notre monde couvre et cache à l’abri de toute lumière, sont insupportables.

— Iram, je crois que je n’ai encore jamais vu la misère!

— Si la misère n'était personne, personne ne serait personne. Elle est la vue de l'homme qui franchit les surfaces visibles, invisibles à l'œil, celui qui discerne son regard y reconnaît là sa propre misère. Tout homme tâche de la porter sans se laisser maintenir par elle. Un jour, un Africain m'a dit qu'elle était la clé du devenir, qu'elle était comme les aiguilles d'une boussole dans notre biographie, qui oscillent pour nous exposer la route de la vie.

La misère est rude, la souffrance tragique, si tu arrives à créer un témoignage entre toi et elles, affranchi de toute convention, elles te révéleront ton bien le plus précieux. Soudain il se sentit Moribond, il s'assoupit sur le lit près de la cheminée enveloppé dans un burnous, la tête adossée à un polochon, il dévisageait les braises incandescentes...

Discret, Jean se confiait aux flammes. L'ouïe d'Iram recueillait toutes sortes de paroles ressemblant au dialogue d'un être amical, mystérieux, dont le langage était composé de chuintements, de grésillements, de crépitements, de profonds murmures ... Jean, lui, captait avec délices le fumet du feu, dont les effluves déclenchaient des ondes de sympathie qu'il emportait dans son cœur.

— Jean! dit Iram, viens auprès de moi, ma flamme va retrouver le temps où chancelait son originelle lueur. Tu sais, la flamme figée ne subsiste pas, tout comme l'équilibre idéal dans l'homme. A tous, dès le début des temps, la certitude nous est léguée, cela, il ne faut jamais l'oublier car bien des dispositions baroques, biscornues sauraient

poindre. Tu peux apprendre toutes sortes de connaissances au travers de ta biographie, l'évidence est avant tout un retour sur soi-même, là, nul acte de spéculation ne pourra t'y conduire, car ce retour est la polarité de l'apparence visible. Personne ne peut mentir jusqu'au point de se faire croire qu'il n'a pas illusionné. Sois comme un enfant lorsque l'évidence bisera tes pieds qui ont foulé la glaise. Malgré le fait que les connaissances acquiescent de découvrir l'un dans le multiple, vis-à-vis de l'authenticité, elles ne sont que chimère. En acquérant cette énigme, tu te retireras de l'ignorance, tu éprouveras les limites exactes de ta propre connaissance. Face à l'évidence, l'enfant ne fait plus qu'un, elle est sa conscience, sa résidence, des images habitent sa substance, la travaillent, elles sont l'honneur de l'esprit, ses propres raisons d'être un homme en devenir et dans ses mirettes brille l'évidence qui l'éclaire. Considère soigneusement un enfant et tu déchiffreras tout ce que je t'ai dit. Quand on devient vieillard, notre enfant apparaît, empressé de se proclamer, nulle raison ne peut le comprendre, nul habit le trahir.

Lui seul est fagoté d'humilité, de pureté pour parcourir toutes les portes du devenir. La pensée est peut-être une grande alliée du savoir, mais aucun savoir ne peut penser la pensée elle-même, seul l'enfant peut oser une telle entreprise, sans le penser lui-même car il alterne et oscille parmi le temps et l'espace.

— Mais où vas-tu cheminer encore Iram?

— Ceux qui soutiennent l'œuf de la vie n'ont qu'à débou-tonner leur cœur pour que celui-ci éclore. Ce qui va de soi conduit le cœur vers l'amour, ce qui va à l'encontre oppose les relations, les substances. Mais nous, humains que nous sommes, nous sommes corrélations et attaches. Dans la mesure où nous aimons, nous aimons abondamment. Je vais où tout homme doit progresser un jour, depuis la nuit des temps. C'est, ajouta-t-il, une frontière à franchir vers un autre monde. J'ai mon passeport pour la vie, une cathédrale d'images à déclarer. Jean tout en tenant les mains d'Iram lui dit.

— Est-ce donc ce pays immortel dont les moines m'ont souvent parlé?

— C'est un seul et grand pays où passe la caravane humaine, elle ne peut passer sa route que plus en avant. Tu vois Jean, je vais solliciter ton aide. Près de la maison, il y a une pierraille à côté d'une rabouillère, dans trois jours j'aimerais que tu embrases ton plus grand bûcher, qu'ensuite tu récupères mes cendres. Puis, du sommet du mont de la Tourmaline qui est à une journée de marche d'ici, tu offres mes cendres parsemées çà et là au temps qui passe.

Disant cela, un regard céleste transparaissait sur son visage. Un silence pilotait dans la sereine majesté de la mort. Iram passa la rampe et mourut de sa plus belle mort... Jean appela.

— Iram! Iram!

Mais nulle répartie ... Il retira sa main toute chaude de la sienne, puis ouvrit grande la fenêtre, Jean le contemplait cérémonieusement, stupéfait de trouver sous cette enveloppe si virile le visage pur d'un enfant, tel un marbre de la Renaissance sculpté par Luca Della Robbia.

Tout en le regardant, il songeait à Françoise et se souvint des trois jours, des trois nuits qui accompagnent le défunt. Des larmes fondirent sur ses pommettes, au-dehors un souffle frais attisait les braises alors que dans la forêt les merles avant-coureurs des gelées sifflotaient leurs mélodies, caracacaca, caracacaca, où les vapeurs des bois y mêlaient leur intimité. Jean essuya ses larmoiements puis partit pour faire un stock de bois mort. Pensant au bûcher infini, il lui semblait qu'il serait incapable d'accomplir cette tâche. En valse-hésitation il portait à tâtons le souhait d'Iram, se balançant d'un pied sur l'autre, mitigé, comment oublier ce qu'on m'a appris au monastère se demanda-t-il! ballotté de pensées. Puis sans barguigner ses mains s'ouvraient pour ramasser tout le bois indispensable à la cérémonie. Mais où allons-nous? se disait-il, par cette route que nous trottinons perpétuellement, pour toujours ... Ainsi, durant trois jours, il veilla auprès du cadavre frigide écrivant quelques mots pour chaque jour.

Premier jour: l'insolence de mon génie dans un cañon de moi-même, une vision idyllique m'apparaît, je te vois traverser l'achéron d'une seule brassée dans le char de la nuit, un miroir reflète ton invisible caravane montée vers ce dernier refuge, l'art et la poésie.

Deuxième jour: mes pensées à ton image s'attisent comme si un feu dans la nuit s'était saupoudré d'or dans le lumineux espace de ta cathédrale d'images où chacune des pierres vivantes de ton édifice vibre à l'unisson dans les flambées du firmament.

Troisième jour: cette nuit je vais embraser le grand bûcher, ton souhait sera exaucé. J'entendrai l'Aquilon se briser sous les flammes et au souffle du Zéphyr, j'offrirai les cendres tièdes de ta caravane, les campaniles de ta cathédrale sonneront ton arrivée des albédos des planètes jusqu'aux cataractes du paradis.

Le jour vint où Jean crapahuta à grand ahan le sommet bolaire du mont de la Tourmaline. Il considéra les cendres d'Iram, fleurant de son cœur un salut. Les cendres s'éparpillèrent par un vent affraîchi qui s'époumone en chassant les nuages, ci et là dans l'azur incommensurable.

Intériorisé, il redescendit ce sentier revêche plein d'infractuosités où l'affleurement de fossiles aux marnes coulait en abondance.



III

La cité de Dieu l'interrogeait, ce royaume intemporel vers lequel chaque homme se dirige chamboulait ses conceptions. De l'avenir, il n'avait qu'une certitude, ce grand départ vers l'ignoré. La mort ranimait en lui un amour pour la cité terrestre, ses yeux feuilletaient chaque recoin de paysage. Cette vigilance au réel épurait ses perceptions, il se rendait compte combien tout était conduit avec art, amour dans la nature. Posément, la voie lactée pointait sur la nuit.

Jean, les yeux gros de sommeil, pensait trouver un endroit pour dormir dans les haies du voisinage où tout n'était que trilles, vocalises, pépiements. C'est alors qu'un feu de bivouac attira son attention au détour d'un escarpement. Il s'avança pour voir, un homme assis qui portait le deuil de sa blanchisseuse se réchauffait, il paraissait harassé, las du chemin parcouru. Le visage camus, chaussé de vieux souliers déformés, son pantalon en loques laissait voir des jambes fluettes, sa chemise bâillait au-dessous de son casaquin trop

large pour sa taille. Son menton nourrissait une barbouze hirsute suspendue à des joues mafflues.

S'approchant de l'inconnu, Jean lui adressa la parole.

— Bonsoir, quelle occasion fortuite! je viens de la cime, votre feu a captivé mon attention du sentier, je m'appelle Jean.

— Bonsoir à vous, jeune homme répondit-il sans ambages, moi, je suis Félicien le vagabond, celui que l'on ne peut aborder de biais, je ne suis pas un enfant du macadam. Je me suis destiné à la vie errante, à mener une vie de bâton de chaise et la joie des fontaines éclaire ma route. Et vous-même, la randonnée est-elle votre compagne?

— En quelque sorte! Mais, est-ce depuis longtemps que vous portez chemin, barbe, besace?

— Je vais à pied vers ce qui va de moi-même depuis bien des ans. Je suis un pèlerin en marche. Les routes, les chemins, font chanter mon corps de roseau, mes jambes de vent. Sans feu ni lieu je roule ma bosse à lulure, j'enseigne à mon corps de mourir. Je vaux ce que je vaux aux yeux de Dieu, rien de plus, chacun porte son bât. Je fuis cette société à caractère inique, de rêves ébauchés sur un miroir opaque, cette ventreuse aragne qui fabrique des cerveaux en exil collés à elle comme une arapède, l'encéphale capelé de glace intellectuelle telle des camelles qui attendent d'être exploitées.

— Crotte de bique! je suis pic, repic et capot, une telle ardeur ne sera jamais attiédie mais de quoi te nourris-tu, Félicien?

— Oh! la vie célèbre par-dessus tout le cycle des saisons, je ne pète pas dans la soie, ne suis pas le tonneau des Danaïdes et je ne peigne jamais la girafe. Mes mains savent travailler dans les champs, faire les moissons. Mon cœur sait reconnaître tout ce que l'alma mater m'alloue. Du reste, je me suis instruit à m'en passer, mes mains sont restées ouvertes, la vie m'a toujours fourni ce dont j'avais besoin. Ceux qui reçoivent de la main le savent, ils n'en doutent plus pour solde de tout compte. Et toi, que fais-tu? Où vas-tu?

— Oh, je ne fais pas grand-chose, je dois rencontrer un potier. Cette biographie mortelle qui ressemble à une aventure avec la vie me turlupine.

— Que penses-tu de la mort, Félicien?

— Saperlotte! cette abstruse! cette inconquise! l'inéclaircie, cette échappée de l'analyse intellectuelle, la camarde, tu me prends aux entrailles, c'est une éminente devinette! C'est une énigme, mais une chose certaine, nous sommes tous des victimes dévouées sans aucune dérogation, il nous faudra bien répondre présent, on ne peut pas atermoyer nos accor-dailles.

Même Œdipe qui devina l'énigme du sphinx donnerait sa langue au chat. La vie et la mort sont arrivées sur terre sur le dos d'une comète et ces deux antagonistes se sont coalisés pour mener une action commune, côtoyer au présent le temps. Associés dès le commencement ils vivent l'un pour l'autre, tandis que la mort n'a pas de forme apparente elle suffit pour peupler un autre monde. C'est ce que l'on ne

peut pas comprendre quand on nous l'explique. Pour ta part, toi, qu'en penses-tu?

— D'ores et déjà à vol d'oiseau elle est proche mais mes pensées sont piètres devant telle grandeur, mes hypothèses aventurées. Mes sentiments s'essayent de respirer à ce qui vient, face à cet affluent fauve. Ma volonté occupera l'initiale différenciation de ma condition humaine car elle seule sait, sans l'avoir vu, que tout dans ce fleuve a son écho le plus immaculé.

— Enfin! ne te fais pas de la mousse Jean, d'ici là, nous avons encore un bon bout de chemin à parcourir, ça ne sert à rien de se ronger la moelle.

— C'est bien vrai, Félicien.

— Regarde Jean, ce cours de vie qui charrie ces myriades d'étoiles, n'est-ce pas magique?

— Prodigeux Félicien! Je me demande quelle force de détermination peut bien faire trotter tout cela.

— En tous les cas, ce n'est sûrement pas la nôtre!

Scrutant les étoiles, Jean pensait à Iram tout en songeant en lui-même. «*Cette nuit, une étoile nouvelle scintille dans le firmament, son éclat a dû se répandre dans les cieux.*» Félicien alimentait le feu, il regardait Jean intrigué.

— Dis donc, tu as l'air d'aimer le ciel pour le regarder si intensément!

— Je ne résiste point à cette immensité, on dirait que les étoiles ont signé un pacte d'alliance avec la nuit, dans ce temple prudemment retiré, si prodigue en miracles.

— Penses-tu qu'il existe une forme différente d'existence là-haut, des extra-terrestres?

— Je ne sais pas Félicien, mais du déplacement, il n'en manque pas dans ce vide englouti de vie, dans lequel tout existe.

— Tu me donnes le vertige, Jean! dit-il en souriant.

— Si nos origines sont célestes, Félicien, nous sommes alors un peu des extra-terrestres, en quelque sorte.

— Je préfère ces origines-là à celles qui suggèrent que nous descendons du singe.

— Rassure-toi, on ne dégringole pas de l'arbre!

Félicien imita le singe en mimant des grimaces simiesques, Jean gloussait tant il plaisantait avec gouaille, digne de gag chaplinesque.

— Je ne crois pas un mot de ces hâbleries, chacun à sa place n'est-ce pas?

— Tout à fait!

Puis ce fut au tour de Jean de le faire et à Lucien d'en rire d'une ivresse cannabique.

— Ha ha, hé hé, hi hi, ho ho, hu hu, oua oua... que ça fait du bien de se bedonner Jean, de se dilater la rate, que ça fait du bien de se balancer entre le rire et les larmes et d'être ébranlé par ses saccades. Au fait, dans quelle direction vas-tu demain?

— Je vais à l'est, et toi?

Moi, je pars à l'opposé, je vais aller vendanger, d'ailleurs je partirai de bonne heure car j'ai bien de la route à faire. Je te réveillerai si tu dors, pour te dire au revoir.

— D'accord.

— Tu as de quoi te couvrir pour la nuit, Jean?

— Oui, j'ai une couverture chaude qui fera l'affaire malgré que ce soit rembourré avec des noyaux de pêche.

— Bien, alors, je m'emmitoufle dans mon duvet et te souhaite une bonne nuit, Jean.

— A toi aussi, Félicien, dors bien, à demain.

Avant de s'endormir, Jean porta un dernier regard vers la coupe éthérée et se rappela une des phrases qu'Iram lui avait confiée.

«C'est un seul et grand pays où passe la caravane humaine, elle ne peut passer sa route que plus en avant.» Sûrement voulait-il exprimer une idée au moyen d'un dessin, se disait-il, une image qui tout de même par sa portée, me va droit au cœur.

Des vapeurs diaphanes, impalpables, commençaient à flotter dans l'éther, tout était en mouvement diffus. La nuit répandait ses charmes ineffables, révélant un geste de majesté divine à la mélancolie.

Jusqu'au petit matin, l'intime sommeil de Jean et Félicien se consuma sous la calotte céleste où les rêves irriguent les étoiles en mémoire de la nuit...

L'aube sur le fronton du jour étalait son teint coloré sur de basses collines moutonnées, frangées de bruyères et de fougères arborescentes. Dès potron-jacquet, au saut du lit, Félicien baïllait comme une carpe, à se démantibuler la mâchoire, ha, ouhat, ouhat, ha, ouhat, ouhat, la bouche et les narines ouvertes, il profitait de s'unir aux cieux.

— Bonjour le monde, dit-il au sortir de son sommeil, je sais de quel respect il faut que je t’honore, que du feu de mon âme, du feu de tes yeux, nous ne fassions ensemble aujourd’hui plus qu’un seul regard. En fait, Félicien avait coutume depuis longtemps de réciter cette lexis dès son lever. Par ailleurs, il pensait que les premières buées matinales montant vers la lumière emmenaient ses paroles. Jean dormait auprès des braises qui rougeoyaient encore sur un lit de cendres. Félicien aviva le feu et la bonne attisée des premières flammes réveilla Jean.

— Ciel que j’ai bien dormi malgré que tu aies ronflagé comme une toupie d’Allemagne, dit-il. Tes ronflements produisaient des: brou, brrr, bzz, groin-groin, rrr, ron, zzz. Zzz ... mais bonjour quand même Félicien et toi!

— Moi itou, comme le pont Neuf, salut Jean.

— C’était merveilleux, j’ai fait un de ces rêves.

— Raconte ton songe ... Raconte...

— Pardi! De suite tant que je m’en souviene encore. Alors voilà, j’étais dans un verger vêtu d’une coiffe légère, plein sud. Il y avait des allées d’orangers alignées, des tonnelles arrondies recouvertes de vigne, des framboisiers en éventail sur des fils de fer. Au milieu de cette ordonnance, un chêne aduste se distinguait, marqué, bronzé par les époques, les intempéries. Sa structure était féerique, branchettes, ramures, ramées, ramilles, pousses, cohabitaient dans de ce tronc flexueux. Autour de lui, un peloton d’abeilles guinchait, eurythmique. Je contemplais cela adossé contre un

mur en pierre sèche, puis une abeille se joignit près de ma frimousse. Instinctivement j'ouvris ma bouche, sortis mes badi-goinces, l'abeille y dégorgea une mouillette de miel, ce ainsi de suite jusqu'à ce que je me réveille. Voilà, Félicien, ce dont j'ai rêvassé.

— Saperlipopette! Jean, à cette heure qui blanchit la campagne, tu commences béat ce bel aujourd'hui!

— Ce songe était comme un éblouissement de la grâce qui a envoûté ma nuit et dont il me reste tout l'enchantement.

— Sûrement que des splendeurs de ce rêve un rayon te traverse, tes ténèbres se sont peut-être entrouvertes dans ton âme. Va savoir!

— Enfin! cela fait plaisir de se remettre ses rêves surtout lorsqu'ils sont plaisants.

— Sûr, sûr, dit Félicien. En tous les cas, je fus enchanté de te rencontrer Jean. Je dois partir pour les vendanges et qui sait, on se reverra peut-être au métissage des chemins d'autant plus que j'adore les robinsonnades.

— Moi aussi Félicien, je te souhaite une excellente route ainsi que de bonnes vendanges. Et si l'on ne se revoyait plus à l'orée d'un chemin, à un carrefour en trèfle, je te dis déjà adieu!

— Alors, à un de ces quatre matins, Jean.
D'un trait de plume, Félicien continua de rouler sa bosse au sein de cette aube sans brume, sans voile, avec ses jambes de roseau il disparaissait dans le vent toujours poussé vers de nouveaux horizons.

Jean, blotti près du feu, admirait les flammes et cette musique lui semblait tout aussi grande que la symphonie fantastique de Beethoven. Le goût exquis de ces chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution manifestée dans des tribunes de bois sec, composée, dirigée par le maître feu lui-même divulguait des éléments dont il était digne de saisir la révélation. En ce lieu retiré plutôt que sauvage, les flammes transportaient des images qu'enfante la nature. L'aube en apparition avait éveillé le peuple aérien de tout plumage. Les parfums du ciel échappés par les fentes des nuées déversaient leur éther que la terre avait réclamé tout au long de la nuit. Jean fit son baluchon pour un de ces matins du monde peu ordinaire.



IV

Accompagné d'une bourrasque il invoquait une étoile dans une coupole que sa pensée avait su concevoir. Rythmé au va-et-vient de ses enjambées, il dévalait cette pente parmi la steppe. C'est là qu'il passa sous un portique qui bornait la fin de cette sente. Mais, alarmé tout à coup par une lueur dans une levade diaprée de fleurs, comme un frisson de lumière qui ballottait la végétation tremblante dans ses feuillées, il s'arrêta et observait. Ce n'était qu'un loupiot enjoué, fringant, à la physionomie pouparde, blond comme les blés, qui faisait des gambades avec une souplesse de liane tout en dévisageant une baudruche ballottée par les vents, elle se distançait, s'arrondissait en un petit globe éclatant de bleu. L'enfant proclamait son vif désir de l'attraper mais une poussée d'air survint sur laquelle le ballon aspiré s'éloigna de cette peau tendre, rosée. L'enfant dans cette jubilation cherchait à capturer l'essence de son jeu faisant des virevoltes alors que la baudruche jouait Ripe à travers des rosis pâles dans le lointain.

Jean s’empressa de rallier cette prairie où le gamin scrutait encore, puis du sentier il l’interpella.

— Il est parti! il est dans un autre monde désormais...

— Mais où? répondit-il, le regard vers les altitudes.

— Enfantin! C’est du nougat, il s’en est allé dans le ciel pour se retirer de sa solitude.

— Hum! Il était pourtant bien à moi, tu penses qu’il reviendra, Monsieur?

— Soit! il y a de fortes chances, mais ce sera en d’autres lieux, où il fera la joie d’un autre enfant qui le découvrira.

— C’est formid! Comme je suis content, j’avais peur qu’il ne soit parti à jamais.

— Mais que fais-tu de si bonne heure?

— Je vais seconder mon papa à la traite du bétail, d’ailleurs ce doit être l’heure, les vaches sont ponctuelles, je dois partir, au revoir Monsieur et merci de m’avoir dit sa destination.

— Passe une bonne journée.

La ferme où vivait cet enfant longeait un amas de bâtiments effondrés, arsins, gris ardoisé, éperdus dans l’abîme, comme si un monstre, une cruauté cannibalesque était passée par ici. Jean se rapprochant plus près de cette atmosphère hostile regardait cette terre d’un gris pâle de cendre qui l’enserrait. Il n’y avait ni arbuste, ni feuillage, ni végétation. Les corps des hameaux étaient complètement détruits, seules des pierres schisteuses couleur de muraille offraient leur cadavre perdu sur le sol dans une indécision blême.

Jean se demandait ce qui avait bien pu troubler la paix, le repos de ce lieu, et à cet instant, il se souvint de Pierre à Notre Dame des Roses. Celui-ci lui avait parlé d'une guerre mondiale, de bombes qui faisaient trembler terre, hommes, dans un linceul ensanglanté, au détriment des innocents. *«Si les hommes avaient réfléchi, ne serait-ce qu'un seul instant, jamais ne se serait produite une telle absence de sens. Les hommes au sommet de l'apothéose de leurs faunes effarées, vifs, crevant de liberté, se sont détournés des divinités. Vois-tu, Jean, les œuvres de Dieu ne peuvent se manifester ici-bas qu'avec le consentement des hommes. Bien des hommes deviennent hommes par convenance, plus que par conviction.»*

Il continua sa route quittant cette désolation, résultat des peurs humaines qui devront bâtir sur celle-ci...

Le frimas se dissipait, Jean put apercevoir un cimetière dans lequel, deux ou trois cents tertres bien étroits se côtoyaient, à croire que la place manquait. Il déambula au travers de ces allées de tombelles alignées, surchargées de croix en bois et considérait tous ces noms inconnus. Puis dans un méli mélo, il eut la grulette, se pâma d'effroi, le visage exsangue, il sortit tant bien que mal du cimetière, fébrile, paniqué. Pris de vertige, de nausées profondes, avec le geste de quelqu'un qui abandonne tout, perdant connaissance, il se cassa la margoulette, platch, plaf!

Monsieur Vialard le père de l'enfant, de forte carrure et l'air campagnard aperçut ce corps inerte gisant sur le sol alors qu'il passait par là avec sa charrette. Il s'arrêta tout soudain s'approchant.

— Hé! Ho Hé! s'exclama-t-il.

Comme nulle répartie ne lui parvint, il s'empressa d'installer le corps derrière sa remorque et de trouver secours à sa ferme.

— Appelle de suite le docteur! dit-il à sa femme qui donnait du grain aux poules devant la maison.

— Que se passe-t-il? appréhenda-t-elle, surprise.

— J'ai trouvé un jeune homme atterré, il est sur les roses, dans le coaltar, il gisait le corps flasque, les bras pendants empreint d'une froideur extrême. Je vais le placer dans la chambre de Maude mais appelle Raymond vite!

Raymond leur bobologue est un ami de longue date de la famille Vialard, Maude la branche aînée, une calure à l'université de Rodez.

Jean, sur un lit à baldaquin reprit peu à peu connaissance, suite aux chiquenaudes et croquignoles que lui administra Raymond.

Les quinquets entrouverts, Jean revenait à lui.

— Où suis-je donc?

— Vous êtes à la ferme du Levain, dit le généraliste, chez la famille Vialard.

M. Robert Vialard vous a recueilli sans connaissance sur la route, vous en souvenez-vous?

— Certes! je me suis senti en difficulté, je transsudais, j'avais les jambes en coton, en pâté de foie, hors d'haleine, flagada, puis je ne me remets plus la situation.

— Comment te nommes-tu?

— Jean.

— Ça biche!

— Pas l'erche, couci-couça.

— Quelle est ta destination?

— Je dois rencontrer un potier.

— Hum! Hum! Il est loin d'ici?

— Oh bonne mère! A perpette, mais toujours si présent, limitrophe.

— Hou! Il est nécessaire que tu recharges tes accus Jean, ton pouls est capricant, tu as subi une émotion, tu es bien flapi, encore alangué par une fièvre algide et je vois sur ton visage certaine bigarrure qui le confirme.

— As-tu des proches?

— Je viens de Notre Dame des Roses où j'ai passé mes vingt et une premières années.

— Sainte Thérèse! C'est donc toi le Jean des roses dont frère Pierre m'a parlé si fréquemment?

— Seigneur! Vous le connaissez?

— Oh que oui, c'est un labadens, jadis nous étions ensemble à la pension au couvent de la visitandine. Bien! Alors repose-toi car tu as besoin de ragailardir, j'ouvre un peu la fenêtre, l'air est confiné.

— Merci pour vos attentions.

— Il n’y a pas de quoi, Jean.

Le couple Vialard et leur médecin s’étaient retrouvés au séjour, après concertation, le docteur avait demandé à la famille Vialard de l’accueillir le temps de son rétablissement proposant une pension. Ceux-ci avaient accepté, mais refusé l’argent.

Jean observait cette chambre ajourée, mansardée, dont une paroi était en pente du fait de l’inclinaison du toit, enjolivée de rideaux de calicot blanc aux fenêtres, de cache-pots garnis de géraniums sur les consoles. Devant celles-ci, une table oblongue en mélèze, sur un napperon de toile blanche un plumier, un dessin au bistre caravagesque près d’une porcelaine caraque, des feuilles blanches, une potiche assortie d’albes fleurs de lys. Un parquet bombé par l’humidité grinçait sous ses pas. Du lambris couvrait les murs où suspendaient des bouquets de fleurs séchées, des immortelles, des tableaux chevalets aux aquarelles esthétiques du Rouergue, un fauteuil couvert en lampas à fleurs. A la droite du lit, se trouvait un meuble sur pied sur lequel il y avait un réveil blanc, une grande calbonde à la cire d’abeille ainsi qu’un livre de prédilection malgré ses mangeures, intitulé *L’Odyssée*. Une page écrite s’entremêlait à d’autres, Jean n’osait pas la lire, mais il finit par céder pour atténuer sa curiosité. Il examinait cette belle écriture ronde déposée à la plume. C’était une poésie s’intitulant :

«Solitude»

*Aux aspirants des cieux
qui marchent sur la terre,
nul miel ne peut adoucir
cette rencontre.*

*L'humain semble être un front
gravé de grands souvenirs
dont la mémoire évoque l'oubli. Route où l'enfant
découvre*

*le miracle du verbe, courbé
au penchant de la nature.
Sente où l'adolescent se perd
dans les nuages en forme
de cavernes et de rochers
avec son feu ardent, son glaive,
se confrontant à l'image
de notre humanité.*

*Chemin où l'homme gonfle
sa mémoire nuagée,
la fait valser au gré des vents
où il tente d'être bon cavalier
au travers de ses nuitées.*

*Voie où le vieillard dans
ses nuages percés, la semence
vers le ciel retrouve
l'usage de la liberté...*

Au cours de sa troisième lecture, on frappa à la porte, toc toc, Jean retourna candidement au lit.

— Entrez, dit-il. Un gosse entra, c'était celui même qui se divertissait avec une baudruche.

— Bonjour Monsieur, je vous ai reconnu sur la carriole de mon Père, je suis venu prendre de vos nouvelles. Vous allez mieux?

— De la nougatine, mais comment t'appelles-tu?

— Jérémie.

— Moi, c'est Jean des roses.

— Et mon ballon, où peut-il être actuellement?

— Ah, ah, tout d'abord, il est sûrement encore dans le ciel, dans un grand carrosse dont le cocher est le vent. Il doit contempler l'automne dans ses divers tons, tant dans les plaines que dans les vallées. Dès qu'il apercevra un enfant, il touchera terre à ses côtés. Te reste-t-il encore des ballons?

— Oh oui, une malle mi-pleine.

— Deb Leu! Tu pourrais les lâcher dans de beaux carrosses et ligoter à leur queue un message à l'intention d'un autre enfant, sans oublier de mentionner ton adresse.

— Mais qu'est-ce que j'écrirais? Je n'ai pas d'idée attrayante.

— Oh, par exemple, nous pensons fort à la paix du monde, avec ça tu feras des étincelles.

Il eut à peine le temps de finir sa phrase que la porte se referma, il disparut à toute berzingue avec des gouzi-gouzi au cœur. Déjà Jérémie avait rejoint ses chères baudruches et

écrivait de nombreux messages, enroulés, fixés avec un élastique. Il mentionnait:

Bonjour autre enfant, je m'appelle JEREMIE, j'ai envoyé mon ballon dans un carrosse dont le cocher est le vent, voici le message: nous pensons à la paix du monde, si tu le découvres, envoie à foison des ballons avec le même message.

Jérémie Vilar au Levain 1201 Conques.

Sa mère au jardin, affairée à couper et à émonder les branchages ainsi que les bordures, regardait avec stupeur défiler cette foultitude de ballons dans le ciel.

— Jérémie, appela-t-elle, que fais-tu?

— J'envoie mes ballons à travers le monde, dans leurs carrosses dont le cocher est le vent.

La mère, qui s'appelait Louise détona de rire.

— Tu as de la trouvaille fils, enfin! Divertis-toi bien.

M. Vialard qui n'était pas loin fut aussi intrigué de voir se succéder la flopée de dirigeables. Il planta sa triandine dans le tas de fumier qu'il brassait et alla trouver Jérémie.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques encore? Ce n'est pas carnaval que je sache!

— J'envoie mes ballons au-delà du monde dans leur carrosse dont le cocher est le vent.

— Sans blague! Quel carrosse? Quel cocher? Tu as du yaourt dans la tête!

— Regarde bien, Papa, scrute, tu les vois, dis?

Le père dévisageait les ballons comme une vache regarde passer un train.

— Hé bien non! Je ne vois ni diligence, ni cocher, ni archange. Mais du vent, ça il y en a, tu ferais bien de mettre un passe-montagne et une doudoune au lieu de faire le zouave. C'est le temps idéal pour aller aux cagouilles ou pour recouvrir le chemin de cailloutis. Mais nom d'une alouette! Aho! Il y a des messages à la godille suspendus à ces ballons!

— Bien entendu...

— Quelle cagade! Et qu'est-ce que tu as écrit dans ces fusettes?

— Mystère et boule de gomme! Je ne peux pas te le dire, c'est confidentiel, un secret de bois, am stram gram, tu ne le sauras jamais, des guignes!

— Cadébiou! Pas de cachotteries, à moi ton père tu peux tout révéler, Jérémie, comme de juste, de raison, je ne dirai rien à personne. Pas un traître mot, promesse de gascon, bernique, juré, croix de bois, croix de fer, si tu mens je vais en enfer! Ne fais pas la gravache.

— Non et non, c'est un secret!

Séance tenante il lui chuchota à l'oreille d'un ton patelin avec des papouilles pour lui oindre ses bottes.

— Tu veux une glace tutti frutti?

— Tu peux faire des minauderies, la chattemite, adopter des paroles captieuses, m'arlequiner, blablater, tu ne sauras rien, turlututu chapeau pointu.

— Ben voyons! Rien que ça, le chichiteux! Voilà que tu fais des magnes, c'est fort de café, dit-il, déconcerté, tu raisonne comme un tambour, bon, puisque c'est un secret...

Pfu! Quel cabochard! Quel roussin d'Arcadie, je rêve, c'est une gasconnade. Quel entêté! J'en ai le derche par terre...tu te crois le premier moutardier du pape, pfu! Fleur de nave, âne bête, tu as une hirondelle dans le soliveau où tu crois encore au barbu, pfut!

— Je tiens ça de toi, Papa!

— Par Zeus! C'est encore ta mère qui t'enseigne tout ça. Estomaqué il retourna près de son tas de fumier, bredouille comme un pêcheur qui n'a pas attrapé le moindre fretin, tandis que Jérémie tout fier continuait sa pêche faramineuse. Maude rentrait de l'université ce vendredi-là, dorénavant pour trois semaines en vacances d'automne, afin de préparer ses examens de fin d'année. Mais, comme personne ne l'avait vue apparaître, nul n'avait pu la prévenir de la présence de Jean dans sa chambre. Coutumière du fait, tout à trac elle monta les escaliers et entra. Jean feuilletait L'Odyssee, confortablement installé dans son lit, la porte s'ouvrit.

— Sainte Mère! dit-elle béante de stupéfaction, comme si elle était frappée par la foudre.

— Par tous les saints! rétorqua Jean déconcerté, béat d'étonnement.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle, je veux dire, qu'est-ce que vous faites dans ma chambre et dans mon lit en plus?

— Je m'appelle Jean, votre père m'a secouru à l'entour de votre maisonnée, j'ai eu un malaise. Il m'a déposé ici, votre docteur est venu m'ausculter, depuis je me repose.

— Quelle anecdote! Bienvenue au Levain malgré tout.

— Comment te nommes-tu?

— Maude, je termine mes études de philosophie à Rodez.

— Et toi, que fais-tu dans la vie, Jean?

— Pour le moment, je dois rencontrer un potier, sinon, j'ai vécu mes vingt et une premières années au monastère de Notre Dame des Roses. Les moines m'ont adopté étant bébé... Enfin, c'est une longue histoire...

— Ah ben, ça alors! C'est abracadabrant. Bon, je descends, je n'ai encore pas vu ma famille, à prochainement.

— A tantôt...

Elle retrouva son vieux dab qu'elle embrassa près de la maison.

— Ah Maude! Ma fille adorée, alors en relâche, c'est campos!

— Oui et ça va me faire du bien après tant de travail harassant, ça va me donner de l'air.

— Ah, j'allais omettre, il se trouve dans ton jardin secret un jeune homme que j'ai découvert mal en point tout près d'ici, en fait, c'est l'ami d'un ami de Raymond, alors c'est en quelque sorte notre ami à nous aussi. Il demeurera avec nous quelque temps, tu peux t'installer dans la chambre de ton frère vu qu'il est encore au service militaire.

— Dac!

La mère arriva enchantée de retrouver sa fille. Elle la serra dans ses bras.

— Oh Maude! Quel bien-être de te retrouver parmi nous!

— Je suis ravie aussi Maman, au fait! Le fréro va bien?

— Plus que ça! répondit le pater, il fait la teuf en envoyant à travers le monde des montgolfières dans des carrosses dont le cocher est le vent, de plus avec des dépêches, ses ballons l'émoustillent, c'est une foucade, ça lui passera.

— Quel jeu folâtre! répondit Maude, je vais lui dire bonjour.

— Maude! insista-t-il.

— Oui.

— Si tu parviens à savoir ce qu'il inscrit sur ces missives, tu saurais me le dire.

— Oui bien sûr, ça t'intéresse tant?

— Non non, c'est de la bonenfantise, je m'en tamponne le coquillard, j'ai bien d'autres chats à fouetter.

— Ah! laisse moi-rire, mais blague à part, malgré ta boîte à malices, ce sera difficile de tirer un pet d'un âne mort, tu connais Jérémie.

Dehors elle découvrait une affluence d'aéronefs dans leur envol et repéra vite l'expéditeur.

— Saprستي! Qui voilà, le disciple de Jules Verne, Jérémie Vialard en personne.

— Oh, Oh! Mais c'est Maude la gironde, belle comme une oréade.

— En chair et en os, tu envoies des messages à travers le monde!

— Oui, tout plein, à profusion.

— Qu'as-tu écrit cher Rouergat?

— Je ne peux pas le dire.

— Pourquoi donc petit frère?

— C'est un secret.

— Ah! si tu es dans la confiance je comprends, j'espère que ce n'est pas un secret de polichinelle.

— Dieu seul le sait.

— A tout' Jérémie.

— Bye-bye princesse de l'Aveyron.

Maude était une jeune femme de 23 ans parée de tous les charmes invincibles de la beauté, à la grâce botticellienne, ses yeux noir ébène, le visage raphaélesque et sa chevelure luisante jaune cuivrée de l'or la comparait à une alse.

Pour la première fois de son existence, Jean rencontrait un être féminin de la même génération, ce qui attisa chez lui des pensées vivantes. *«Je comprends le Cantique des cantiques du roi Salomon sous un autre angle. La beauté de la chair fait bien partie de la nature humaine au même titre que le regard pur qui la contemple. S'il est vrai que quand la chair s'allume, la faim la dévore, il est vrai aussi que dans la plénitude de la nuit elle nous incite à apprendre à aimer.*

Ayant conservé ma candeur virginale, je suppose que tout amour est divin par nature, qu'il est dénaturé s'il se détourne de son appartenace. Mais comment le supposer encore, tant que je n'ai pas fait l'expérience de ce moment où la vie passe d'un corps à un autre? Si cet acte est comme un éclair d'absolu dans la vie de l'âme, tant qu'une proie à la douleur, comment en prendre maîtrise sans se dégager de soi-même?

Comment y répondre puisque cela m'est inconnu? Quand je pense à mes pères qui ont revêtu le cilice le plus intime de la chasteté, ils savent vivre seuls, comme si, en même temps, ils étaient homme, femme, couple, un. L'amour est peut-être une passerelle entre l'autre et soi-même, parfois, je me sens comme un fleuve qui passe entre les rives sans les unir».

Puis il se rappelait d'une conversation avec Pierre, à la salle du chapitre. Pierre lui disait: «*Vois-tu, Jean, chaque homme renferme en son âme le revers des événements du destin. La chasteté nous appartient tandis que sa semence nous démange sans cesse. La répandre ailleurs n'est pas vil, mais vaut tout ce que l'amour au nom duquel elle est tenue, exprime son origine. Elle n'est pas une interdiction de s'unir à un être féminin, mais une arme défensive contre les désirs, les passions. Si nous autres, moines, nous nous préservons, c'est avant tout un choix capital pour notre pèlerinage terrestre. Cette puissance d'engendrer en nous-mêmes est la clé de notre démarche quotidienne. Ce n'est pas une répugnance de notre nature humaine, irraisonnée, déraisonnable, ni une contrainte, ni une crispation dans le refus, mais un apprentissage vers la sanctification. L'abstinence sans amour n'est pas possible, dans la mesure où nous aimons, peu à peu nous nous purifions.*

Dieu seul est vraiment libre, puisqu'il est l'absolu de l'absolu, choisir de devenir membre de sa relation engendre dans notre vie de nombreux combats qui deviennent source de grandeur en un point. Bien souvent, nous nous retrouvons nus, à vif, devant cet acte libre.

Nous ne possédons aucune vérité car l'authenticité n'est pas possession, mais don. La graine humaine contient toute une humanité en un point, ce point représente le Christ pour notre croyance. Pour cela nous vivons aussi bien des angoisses, des tourments humains, voire même des solitudes toujours plus intenses, plus profondes. Pour nous, c'est une occasion unique de mûrir, de prendre forme, de devenir ainsi la goutte qui a formé le point.

Sûrement Jean, que ce mariage fécond dans lequel nous sommes engagés, enclins à percevoir dans cette alliance un mystère qui nous guide, est très particulier.

Je te dis tout cela pour que tu te sentes toujours libre de tes actes Jean, autant que de tes pensées. L'être féminin ne s'adresse pas à notre désir, mais au désir qu'elle soit le vivant au-dedans. C'est une étoile qui scintille dans la nuit. Si tu peux être un soleil pour elle, sa substance infinie te pénétrera de toutes parts. Que serait l'union de deux êtres dépendants l'un de l'autre? Chacun appellerait son propre bonheur, se perdant lui-même pour cet «amour» de l'autre.

Ne pas devenir un homme qui trouve un refuge dans une chair appétissante, ni une région humaine dans une contrée féminine, est une rude voie. Devenir un soleil dans un seul pays serait l'idéal.

Je te dis cela, car les hommes ne savent plus aimer, leur métabolisme est une véritable machine confondue dans la précipitation de son étreinte. Tout ce qui vient de ces unions est la source de confusion de la première graine, ses rapports

nous rappellent le talon d'Achille de notre condition humaine sur terre.

Nous pouvons répondre de cela dès nos premiers pas. A peine nous arrivons ici-bas que tout nous appartient. Le passé enferme les ébauches du futur qui ne demandent qu'à être libérées, aimées, à devenir une forme de plus en plus pure que toi seul peux modeler. Cette prise de conscience individuelle transformera un jour notre humanité.

Le commerce d'un homme, d'une femme n'existera plus. Proche de l'homme existera une présence qui a lutté vaillamment dans sa propre demeure, le mystère de l'amour, dans nos propres souvenirs se sera souvenu de chacun des hommes. Je te dis cela car nous t'aimons Jean. T'avoir eu parmi nous a été un cadeau. Maintenant que tu sais que la maladie va bientôt t'emporter dans ce monde qui nous est si cher, sache que celle-ci est pleine d'égards envers toi, qu'avant tout elle est claire dans toutes les choses qu'elle noue et dénoue. La mort s'est jointe à toi de si bonne heure que tu dois t'y introduire dans ses moindres fibres, dans ses plus secrets replis. Plus tu seras recueilli dans ce deuil, plus les couleurs de ton être deviendront un arc-en-ciel. Parcourant consciemment chacune de ses couleurs, lorsque ton printemps apparaîtra, tu redeviendras les quatre saisons, tu côtoieras son commanditaire. Ce qui t'apparaîtra sera innommable, les sphères auxquelles tu appartiens t'ouvriront leurs portes. Entres-y Jean, sans aucune peur, sans aucun reproche, car là sont tes racines.»

Jean avait la tuberculose mais depuis que Pierre l'accompagnait sur ce chemin du grand départ, il s'en était fait une raison.

«Mourir est une aspiration riche, d'autant plus puissante que tu le sais maintenant, tu as beau être seul au plus profond de toi-même, elle est sans doute plus proche, plus présente de ton chemin que ton départ d'ici-bas. Bien des douleurs intérieures s'entrecroisent en moi-même lorsque je te parle, mais ta maladie me semble une aurore nouvelle. Ton regard peut désormais se porter devant ton inéluctable destin qui se dresse, silencieux, à la cime de ce qu'il y a de plus grand chez l'homme. A la Saint Michel, tu partiras accompagné par nos plus nobles pensées, pour voir notre monde extérieur qui pénètre l'avenir.»



V

Entre-temps, Maude était remontée dans sa chambre, atournée et pouponnée.

— C'est encore moi, dit-elle, je prends juste quelques affaires pour m'installer dans la chambre de mon frère.

— Je suis désolé de tous ces dérangements.

— Il ne faut pas, Jean.

Il l'abreuva d'attention, la caressa de l'œil, admirant sa robe ornée de centaurées à fleurs bleues aux côtés de blés en javelle, ses cheveux qui symbolisaient le spectre solaire, la lueur de ses yeux dans l'intime ardeur de ses flammes qui scintillait comme Sirius, son visage vénusien telle une nuit sous une coupe de lumière.

Elle s'aperçut de ses œillades de conquête.

— Tu as l'air d'aller mieux Jean, dit-elle.

— Je suis aux anges, bien remis en selle.

— Cet après-midi, même si ça tombe à gravelotte je vais faire une baguenaude, tu veux m'accompagner!

— Sans banguiner, Maude, je voulais te dire, emporté par ma curiosité, j'ai lu la poésie sur la table.

— Ce n'est rien, elle t'a ravi?

— Oui, elle est très belle, est-ce toi qui l'as composée?

— Oui, j'aime écrire et toi?

— Parfois, je ne suis point un mâche-laurier, je laisse plutôt vaquer mon imagination avec une tendance baudelairienne, je cultive les muses dans le secret et m'appuie contre, alors elles s'applaudissent de l'inspiration apportée à mon âme. Lorsque le soir ramène le silence, je respire dans ces moments des transports inconnus m'envelopper de leurs images, j'ai l'impression de ne faire plus qu'un avec elles.

Mes pensées, mes sentiments, s'interpénètrent au souffle de la nuit, conduits par le dialogue, lorsque le matin ramène le jour, je me rends compte que c'était bien à travers cette sphère que j'étais le plus éveillé. Dès que mes pieds adhèrent à nouveau sur le sol, toutes ces images qui ont navigué en moi comme de blanches voiles ne sont plus que des vagues échouées à l'intérieur de mes membres.

— C'est profond ce que tu dis là, Jean, je raisonne dans la même étendue. Tu crois en Dieu?

— Ciel! disons que Dieu, je ne sais pas ce que c'est, mais je sais pas mal sur ce qu'il n'est pas, dès lors, je peux faire un bout de chemin...

— C'est tout de même particulier, ces vingt et une années passées au monastère ne t'ont pas confirmé dans la voie chrétienne?

— Pierre, le responsable du monastère me disait souvent que l’homme, dans ses profondeurs, ne peut être conduit que par ce qu’il expérimente, par ce qu’il connaît de lui-même. Il m’a éduqué tout en me laissant libre d’être moi-même, me conseillant de faire mes propres expériences. Françoise, un ermite à leurs côtés, m’incitait particulièrement à découvrir d’autres religions, des philosophies non chrétiennes, la richesse des cultures de divers peuples.

Elle pensait que cet acte d’ouverture vers le monde était une base fondamentale pour se découvrir davantage soi-même, une certitude que le souffle de Dieu ne s’était pas seulement arrêté chez les chrétiens, le respect de la différence pouvait désormais devenir sacré, de même les actes concrets sa seule demeure.

— Ah! répondit Maude, ces actes concrets sont un incontestable plateau chancelant où la balance sensible est suspendue. Combien sommes-nous libres de faire le contrepoids, d’élever notre regard vers le fléau qui appelle la vigilance, soupèse le temps, bute contre nos désirs, prêts à changer de cap selon notre bon vouloir. Soudain elle vit un arc-en-ciel se dessiner dans les nuées.

— Zieute Jean, un arc-en-ciel se voûte, rapproche-toi.

— Que c’est titanesque! Pierre racontait que c’est un signe, un rappel par excellence de la présence divine, un pacte d’alliance qui rappelle à l’homme son héritage sacré.

— En tous les cas, l’écharpe d’Iris qui trace ses cercles colorés dans l’apparence, passe, trépasse, mais demeure, est un véritable tour de passe-passe.

Tout en sillonnant l'arc et nommant chaque couleur, il se rapprochait de son corps souple et caressant, il humait son odeur bénéolente de pêche abricotée s'exhaler de son corsage. Sur ces entrefaites ils se dévisagèrent, attirés l'un par l'autre comme un aimant attire le fer. Jean ardaît d'appuyer sa tête légère de songe contre la sienne. Ils échangèrent une harmonie visuelle qui les rassemblait dans un seul regard. Leurs cœurs complices, ils abaissèrent la frange de leurs cils, leurs lèvres amoureuses s'effleuraient tandis que leurs mirettes pétillantes fusionnaient de plus belle, leurs mains s'entrelacèrent amoroso. La chevelure de Maude arrosait de caresses son cou, lui s'enrobait de son haleine, respirant son souffle vital. Ils échangèrent d'interminables embrassades, rappelant ce dialogue que tout être vécut un jour. Smack, mm mm, nfff, sslppp...les langues entrelacées, les soupirs confondus.

Maude entretenait cette fricassée de museau melliflu, pelotonnée dans ces bras qui l'enserraient. Tout deux s'abandonnaient au bercement des baisers, délices et orgues. Les mamours à leur comble.

Jean vivait ces moments de grâce les deux pieds dans l'Olympe.

L'arc-en-ciel s'estompait comme un songe, une fine pluie pénétrait par la fenêtre, elle s'écoulait sur leurs fronts, jouant sur les formes de leurs pommettes, comme une rosée s'égoutte sur les feuilles dès les premières lueurs du jour.

Ils partagèrent des regards mêlés de rêveries, de secrets contenus sous leurs paupières. Jean dans un autre monde lui adressa la parole.

— Maude, une grandeur s'exprime par ce dialogue, je ne saurais te le décrire.

C'est la première fois que je me ressens ainsi, c'est indicible, d'autant que ton soleil, ta nuit défile dans mes prunelles. Sur ces dires, elle l'esquicha et l'embrassa intensément sans relâche. Jean l'accompagnait telle une écume fidèle à sa cascade.

A l'heure du repas Jean préféra ne pas manger avec la famille Vialard, plus par timidité bienséante que par manque d'appétit. Devait-il assimiler son enchantement! Il pensait à Maude qui imprégnait son être intime, une lampe magique allumée sur son horizon.

«Voici qu'une résurgence coule dans mon cœur, se disait-il intérieurement, voici qu'un homme estime son eau, respire davantage. J'évolue tout en sauvegardant le reliquat de l'enfance. Ô mon âme, je sais que ce que j'aurai vécu sur terre sera à jamais conservé.»

Jean se rompait au fond de lui, devait-il aviser Maude que sa maladie l'enlèverait prochainement? Comment lui annoncer, sans l'affliger? Que saisisrait-elle? *«Lorsque ce sera le moment juste, il me sera donné de nommer l'inexprimable. Après tout, qu'est-ce qu'une maladie? J'ouïrais toujours s'animer en moi cette sève qui circule, grimpe, dévale vers le grand discret de la vie.*

Pourquoi avoir frayeur de ce territoire qui au fil des jours se crayonne devant moi, cette contrée où se parle le langage des enfants. Qu'il me soit offert de tracer encore quelques traits, d'aquareller quelques couleurs, afin qu'elle soit principalement terrestre, ma caravane humaine.»

Asséchant ses larmes, Jean changeait de tenue pour revêtir de magnifiques habits blancs de chine. Rasé de près, parfumé, il se pomponnait devant le miroir, le cœur emballé. Il regarda la pendulette, il était 15 heures, elle devait arriver d'une minute à l'autre, c'est pourquoi il se hâta. On toqua à la porte, toc, toc toc, c'était sûrement elle.

— Entre!

— Saprelotte! Mais tu es plein d'afféterie.

— C'est pour m'orner des reflets de ta grâce, très chère.

— Quelle affabilité! quel coup d'encensoir! dit-elle, alors, on y va!

— Allez, je te suis, daigne être le cicérone.

Le paterfamilias remuant son tas de fumier les regardait s'éloigner vers la sente du moulin, un chemin qui serpentait la rivière de hameau en hameau sans jamais quitter la vallée. Louise à ses travaux d'ébranchage, les regardait comme son conjoint.

— Que zacco! dit M. Vialard à Louise, bouche- bée.

— Ce Jean est tout de même magnifique, il a quelque chose de peu ordinaire, je ne sais pas quoi, il a de la branche ce jeune homme joliet, sûrement d'un adonis.

— Par ODIN!! regarde-les, voilà qu'ils se tiennent par la main maintenant, mais ce n'est pas possible, j'en suis sur mon séant.

Louise, sous son chapeau de paille badinait de discernement.

— Qui peut savoir ce qui les amourache? Peut être vivent-ils une bergerade! Te rappelles-tu de notre première rencontre? Tu gamberges! Tu as le bec dans l'eau. Quand tu as eu le béguin pour moi tu ne m'as pas montré ton béjaune.

— Heu! heu!

Un souvenir émergeait en lui, tellement clair, précis, enroulé de chaume qu'il recherchait ses mots.

— Effectivement, effectivement, tu as une de ces mémoires, Louise!

— Toi aussi, quand ça t'arrange!

— Que dirais-tu d'un petit café mon amour! toi, moi, sur la terrasse, hein!

— Seigneur! mais c'est que tu fais des gringues, dit-elle, c'est bien pour te rafraîchir les souvenirs!

— Louise, je t'en prie sans ton seigneur, merci d'avance.

Dans l'après-midi, Jérémie, biché comme un poux gonflait ses boudruches dans le potager, lorsqu'il surprit son père, la face inclinée, l'oreille naïvement tendue, un sourire des plus ensorceleurs en flagrant délit d'espionnage.

— Adoncques Jérémie, tu me le dis ce que tu écris dans toutes ces bobines!

— Non, non, non, et non... je ne dirai rien, un point c'est marre.

— Mais nom d'une pipe! C'est un comble ça, que crois-tu dissimuler à ton père? hein! Mais rien du tout, quelle anone tu fais! Mais enfin! comprends-le, absolument rien de rien de rien du tout! Ah, Le Fesse-Mathieu! Pfut! Le croquignolet, moutard agouant, pfut...

— Un secret, c'est sacré dit la mère qui cueillait des barbes-de-capucins.

— Allons donc! Si tu t'y mets aussi alors, c'est la fin des haricots.

Le Père au sommet de sa curiosité se résigna, désappointé, il faisait la lippe parce que ce secret lui apparaissait comme un départ vers une captivante péripétie.

— Soit! dit-il, mais lorsque vous avez quelque chose dans la pie- mère, vous ne l'avez pas où je pense.

Jérémie heureux comme un pape, d'un regard en coulisse, le sourire narquois et fripon, hardi comme un page sifflotait, fff, pfuit, pi-ouit pss, psspst, uu...

— Très drôle! Tu peux faire le cabotin, dit le père, tu peux glousser, tu peux boyauter de rire, regarde Louise! Mais c'est qu'il me nargue le moussaillon, il fait la bouche en cœur, pfft! Fesse de rat va. Ris mon fils, ris de toute façon, mon petit doigt me le dira...



VI

Jean et Maude proches du moulin s'émerveillaient des mouvements de sa roue due à l'énergie hydraulique. Il se joignit tendrement auprès d'elle pour lui exprimer ce qui lui tenait à cœur.

Maude, je dois t'avouer quelque chose.

Avec ses joues colorées d'un teint incarnat, elle lui saisit les mains pour lui répondre.

— Plus tard Jean, si tu veux bien. Regarde plutôt comme la roue virevolte, ne trouvant jamais terre ferme. D'arrache-pied quand son bourrin est lancé, elle est sans cesse orientée vers le même intervalle, je ne me lasse pas de ressentir ce phénomène. Elle est résolue à passer à travers l'eau, à travers le ciel, son corps enraciné dans la plaine, ses membres brimbalés d'impulsions. Elle surnomme la cadence, l'espace et le temps, par de véloces roulés-boulés qui dandinent des notes entrecoupées de soupirs. Parfois, j'ai l'impression de m'apparenter à cette roue du moulin.

— Quelle image vivante Maude! Cependant nous sommes humanoïdes, la dissimilitude est que notre révolution intérieure n'est pas mécanique, unilatérale.

— C'est juste Jean, cette mobilité de l'eau reprit-elle, fait fonctionner la roue seconde après seconde, rien ne peut l'en empêcher si ce n'est l'homme.

Sur ces termes une allevasse se précipita, tchikitchikit-chikitchickk, ploc, tip tap, ploc, tip tap, ils s'abritèrent à l'intérieur du moulin. La pluie s'effrangeait avec ses longs cheveux d'eau. Par un œil-de-bœuf ils l'observèrent se répandre à terre avec ses sons familiers. Spontanément Maude couvrit les yeux de Jean avec ses paumes et ils échangèrent des idylles.

— Qui c'est? demanda-t-elle coquine.

— Par Vénus! Comment le saurais-je? répondit Jean, frère Botticelli peut-être!

Subséquemment elle l'étreignit et l'embrassa vivement, puis elle reprit de même.

— Qui est-ce? A cette heure-ci du jour.

— Il semble que c'est une étoile qui a dégringolé sur terre rétorqua Jean. Je suis tout estampillé de son éclat à l'intérieur de ma solitude. A mesure qu'elle roule dans mon firmament, je perçois son soleil vivre dans ma nuit.

— Remarquable improvisation Jean! où vas-tu quérir tout cela?

— Sœur spontanéité est toujours la bienvenue.

Puis à son tour, Jean fit de même.

— Qui est-ce?

— Fichtre! ça dépasse mon entendement.

Jean, tel un cratère volcanique qui se ranime déposa ses lèvres sur les siennes un long moment, avant de reprendre.

— Mais qui est-ce? Réclama-t-il.

— C'est une cascade spumeuse qui a son origine dans les fontes des neiges.

Flot par flot, onde par onde, son eau cristalline blanchie par l'écume, culbute dans l'auréole de mon cœur.

A cette réponse, un bouche à bouche chaud comme braise ne cessait de les unir.

Mais le temps mourait à vive allure, il était déjà six heures trente, le soleil diminuait constamment, laissant sur son passage des reflets suprêmes de sa splendeur. Il ne pleuvait plus, les belles-de-nuit ouvraient leurs calices fidèles au rendez-vous.

A ce moment même dans la cuisine du Levain, le fricot était presque prêt. Le père Vialard scrutait par la fenêtre, songeur, voyant que la nuit arrivait à grands pas.

— Mais diantre! Par tous les cromlechs! dit-il à sa Louise, que font ces deux tourterelles!

— Peuchère! Ce que tu peux être impatient, ils vont arriver, regarde plutôt l'ouest qui s'incendie des plus belles couleurs de la terre.

— Bien! mais j'ai une de ces fringales. Robert contempla le soleil couchant embraser le ciel.

— Tout cela est attendrissant et ouvre l'appétit dit-il, Jérémie!

— Oui, Papa

— Tu peux dresser la table s’il te plaît et n’oublie pas un couvert pour notre hôte à l’allure donjuanesque.

— J’y avais pensé.

— Il pense à tout ce petit, il doit tenir ça de son père, plastronna-t-il.

— Non, Papa, c’est de moi-même que je le tiens, j’en suis plus que sûr et c’est lire tintin.

— Quel toupet! C’est qu’il me ferait bisquer, chevrer, ce joueur de marelle.

C’est alors qu’il les aperçut sur le chemin.

— Coquin de sort! Louise, mais regarde, il la porte à califourchon.

— J’imagine que Maude doit avoir une vue plus vaste.

— Ce n’est pas impossible, ce n’est pas impossible, dit-il avec une voix étranglée, mais il y a les échasses pour cela.

Tous réunis dans la joie autour de la grande table familiale, chacun savourait la boustifaille, poulet au marengo accompagné d’artichauts à la barigoule dont seule la maîtresse de maison détenait le secret et ils s’en léchèrent les quatre doigts et le pouce, les amygdales calées.

Pour digérer ce soir-là, Jérémie bouquinait dans sa chambre, Louise tricotait un pull en pure laine près de la cheminée. Sur la terrasse, Maude et Jean contemplaient l’astre des nuits. Le maître de céans, recroquevillé dans la cuisine, épiait en tapinois par le petit trou de la lorgnette, à l’affût sans tambour ni trompette, il écoutait les discussions de Maude et Jean.

— En ce moment, elle est en train de croître, d'ici quelques jours, elle revêtira son blême manteau. Elle se trouve actuellement dans le Sagittaire, remarqua Jean.

— Par Galilée! Comment le sais-tu?

— Au monastère, Pierre m'a appris à reconnaître les constellations à l'œil nu, à suivre le cycle de la lune, ainsi que la course des planètes dans le zodiaque. Depuis, je suis resté attentif à ces phénomènes.

— Crois-tu à l'influence des astres sur l'âme humaine?

— C'est certain, non seulement chez les humains, mais aussi sur tout ce qui vit. Ces astres sont comme des feux qui luisent au fond de nos paupières. Mais nous, humains, nous avons quand même notre mot à dire, si toutefois nous le voulons bien. Comme le disait Saint Thomas d'Aquin, les astres inclinent, mais ne déterminent.

— Que veux-tu dire par là, Jean?

— Hé bien, par exemple, prenons la biographie d'Ulysse, regarde combien il surmonte les épreuves, bataille les phénomènes du destin, défie les dieux, devenant ainsi le seul maître de sa destinée. Cet exemple le plus puissant de la mythologie grecque a su réduire les sondes du fatalisme, le sens du hasard, les «c'était écrit», ou les «qu'il en soit ainsi». Par sa vie, j'ai l'impression qu'Ulysse nous laisse un grand message.

De nos jours, l'être humain est libre de s'engager, il en résulte pour lui le lourd poids de sa responsabilité, prix de sa liberté. L'itinéraire d'Ulysse appelle la conscience de chaque

être humain à s'éveiller; ceci est valable pour toutes les époques, celles qui ont été, qui sont et qui seront.

— Jusqu'à la fin du monde! dit Maude, se questionnant.

— Comment pourrait se finir ce qui est sans cesse en devenir, mais tout cela n'est qu'une conjecture.

Le père Vialard qui ne comprenait plus ce qu'il écoutait, comme un fennec retourna près de sa compagne.

— Dis-moi Louise, qu'est-ce que cela veut dire «conjecture»?

— Je crois que ce sont des opinions fondées sur des probabilités, des apparences, pourquoi diable me demandes-tu cela?

— Mais par Pascal et ses bouffons! C'est que je pense Louise, il m'arrive de réfléchir, qu'est-ce que tu t'imagines encore!

— A quoi réfléchis-tu?

— Au monde, à la destinée, à Ulysse, enfin à tout ça quoi! tu ne peux pas te rendre compte.

— Doux Jésus! Tu n'as pas de soucis Robert j'espère, demanda-t-elle anxieuse.

— Boudi! Mais pas le moins du monde, alors quoi! Je ne peux plus réfléchir maintenant.

— Ah mais si! Bien sûr, mais tout de même ... tu t'embarbouilles dans tes explications, tu vasouilles, tu raisones comme une coquecigrue, ton langage, quel cafouillis!

— Bon Dieu de bois! Ne sommes-nous pas engagés dans le monde, hein! Alors, en avant, en avant Louise, non mais! Enfin...

— Que t'arrive-t-il, Robert? Tu ne veux pas boire une infusion de tilleul ou de coquelicot au lieu de débiter des calembredaines, cela t'apaiserait et ne jure pas notre seigneur.

— Non, mais par contre, je vais boire une relique du Grand-Père, je t'en sers une!

— Bon! Alors c'est vraiment pour t'accompagner, par charité chrétienne, mais un chouya.

M. Vialard délogea une bouteille d'alcool du bahut qu'il transvasa dans une buire d'argent ainsi que quatre petits verres qu'il remplit précautionneusement.

— Je vais offrir un verre à nos jeunes tourtereaux.

— Tiens, c'est une servante idée, dit-elle.

Un plateau dans les mains, Robert alla sur la terrasse.

— Voilà, la jeunesse! Le Père Vialard vous offre une agriotte à l'eau de vie préparée dans l'athanor de mes ancêtres et pas n'importe laquelle! C'est mon grand-père qui l'a faite jadis, c'est encore la meilleure du pays, d'ailleurs on n'en trouve plus ailleurs qu'ici, ce n'est pas de la bistouille.

— Par tous les blancs du ciel! Il va neiger s'étonna Maude.

— Avec plaisir M. Vialard, dit Jean.

— Alors Jean, comment va?

— Bien, j'ai ragailardi au Levain aussi je ne sais comment vous remercier de votre hospitalité.

— Mais penses-tu, à la campagne ça va de soi, enfin!

— Il est envisageable de vous aider demain matin pour la traite des vaches.

— Sais-tu traire?

— Oui, je me débrouille.

— Dans ce cas, c'est avec joie mon gaillard. Il y en a sept, des jersiaises, soyeuses et adorables. J'entreprends à 5h30 vu que je ne suis pas né un samedi, juste avant je bois le café pour m'exciter les neurones, je les affourage puis la traite terminée je casse la graine.

— Très bien, je serai présent.

— Alors, bonne soirée à tous deux.

— Merci.

— Bonne nuit, Papa. C'est la première fois que je le vois comme ça. Tu as dû lui faire une forte impression ou alors il a gagné au biribi!

— Ah! Tu crois.

— Ça oui! Pour qu'il nous offre sa sainte bien-aimée, il a dû se passer quelque chose. D'habitude, il ne la sort qu'à la Saint-Michel ou à la Saint-Jean, durant l'année. C'est une tradition familiale qui dure déjà depuis bien des générations.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris de sortir la sainte aujourd'hui? demanda Louise.

— Désormais, on la sortira quand bon semblera.

— Soit, mais tu romps avec les traditions.

— Alors, c'est l'occasion de changer les coutumes, on les affectionne tant.

— Tu n'as pas tout tort le Robert, avec l'âge on ne se rend plus compte que les habitudes deviennent invétérées.

— D'autre part, si mon père était encore parmi nous, je suis sûr qu'il approuverait.

— Par mes ayes et mes ataves! Poule qui chante ne pond pas toujours l'œuf! C'est encore tout un programme, car ton père si bon qu'il fut était têtue comme une bourrique.

— Comme une bourrique! T'exagères, il était un peu tête de bique.

— Oh que non, c'est sûr, un mulet c'est deux fois plus qu'un âne, la bourrique six fois plus, alors fait le calcul, il était à son apogée.

— C'est vrai qu'il était entêté, opiniâtre, Louise, mais comme une bourrique, pas si sûr. Bon, je monte minouchette, j'ai ma dose pour aujourd'hui.

— A tout de suite, je vais monter aussi patachon de l'Aveyron. Maude et Jean firent de même. Les occupants de la ferme allèrent se coucher, profitant de l'heure accordée au repos et au sommeil qui régénère.

Dans son lit, Jean pensait à cette journée en rétrospective, il avait bien du mal à croire ce qui lui arrivait.

«Mais cet Ulysse que je vénère pensait-il, il est aussi en moi-même, cette maladie qui doit m'emmener sûrement sa signification.

Je sais que mon envol est proche, mais cet Ulysse en moi, ce témoin de mon premier essor peut sûrement m'aider à percer le jour de ma profondeur jusqu'à l'accomplissement de ma maladie. Mon Ulysse a encore une promesse dans l'infini du ciel, je dois essayer. Caravane humaine, mère des hommes,

patiente encore, je te prononce là révérencieusement mon seul souhait.» Se laissant pénétrer de ces espérances humaines, dans le silence, le recueillement, son Ulysse lointain et proche excellemment conduit par son moi, clamait un grand cri d'existence avec un timbre triomphal. Il s'endormit avec son cocher et ensemble ils conduisaient les rênes dans le pays de la nuit.

Au petit matin lorsqu'il s'éveilla, tout dormait encore à la ferme du Levain, si ce n'est le père Vialard qui préparait le café. Après un brin de toilette, Jean se rendit à la cuisine où la caféone parfumait la maison.

— Bonjour, M. Vialard, hum! Ça sent bon le caoua.

— Tiens, voilà le Jean, alors bien dormi pour cette première nuit au Levain?

— Formidable, j'étais avec Orphée le maître des incantations.

— Pardon! Tu ne dormais pas tout seul?

— Si bien sûr, c'est une image.

— Ah! Combien c'est plus clair, je préfère, le café est servi.

— Merci monsieur Vialard.

Le café bu rapidos, ils allèrent à l'étable équipés de seaux, un coq chanta à leur arrivée.

— Celui-là, c'est Loufigue, l'unique coq de la basse-cour. Regarde-le, ce pet-de-nonne comme il est fier, il se redresse sur ses pattes, cambre le poitrail, allonge son cou et lance son chant martelé, aigu, avec des chevrottements maniérés, des

notes toujours plus prolongées. Ah, couillon que tu es! Tu peux bien pousser des cocoricos tant que tu veux Loufigue, je me lèverai toujours avant toi. Ah, tu peux bien te dresser sur tes ergots avec ta crête rouge en bataille, dodeliner de la tête, pousser tes aigres gloussements, ça n’y changera rien, tu chanteras toujours après mon lever, fadasse que tu es! Je lui dis cela, parce que lorsque nous ramassons les œufs, il nous attaque alors tu penses bien que je l’ai à la bonne.

L’étable s’agita de rumeurs, les muscles des vaches craquèrent, leurs chaînes grincèrent, se mêlant aux claquements d’ailes étouffés des poules qui se secouaient de leur engourdissement matinal.

La traite commença, le père Vialard observait du coin de l’œil comment s’y prenait Jean. Mais, à sa stupéfaction, il s’aperçut qu’il était plus rapide que lui et tout aussi efficace.

— Bon sang de bon sang, de bonsoir! Tu m’en bouches un coin, c’est la première fois que je rencontre une personne plus rapide que moi, plus jeune de surcroît!

— Je trayais tous les matins au monastère de Notre Dame des Roses cela depuis l’âge de dix ans.

— Ah! alors voilà le secret, je me sens mieux, je me sens mieux. On va déposer les bidons à la laiterie, puis on les conduira à la pâture.

A mi-chemin du pâturage, mêlés au troupeau ils regagnaient la vallée.

Le vieux connaissait toutes ses bêtes, il les appelait par leur prénom tout en leur causant sans cesse, comme s’il

perpétrait un discours à chacune. Elles semblaient l'écouter, certaines peu convaincues gambadaient sans faire mine d'avancer, d'autres crédules ou séduites continuaient paisiblement leur route. Arrivés au but, il ouvrit une barrière puis il se mit à leur parler en patois. Toutes emballées, elles bondissaient de joie dans la prairie.

Jean qui n'avait rien compris au langage du père Vialard lui demanda.

— Quelle langue leur avez-vous parlé?

— C'est du français campagnard, je leur ai souhaité une belle journée. Tu sais Jean, j'ai une confiance à te faire, j'adore les vaches surtout les jersiaises, j'ai parfois l'impression qu'il ne leur manque plus que la parole. De plus, sans elles, nous mangerions des pommes de terre trop souvent.

— En Inde, elles sont considérées comme sacrées.

— Au Levain en tout cas, elles sont toutes reines dès leur naissance, indubitablement moi je suis le roi de ces dames. Je commence à avoir l'estomac dans les talons Jean, on va manger un morceau, j'ai un appétit pantagruélique. Ça tombe à pic un cousin m'a ramené du fromage, du livarot, du niolo, en plus il y a une taillaule de Louise.

— C'est pas de refus, allons-y.



VII

Louise, devant son fourneau à bois mijotait une de ses recettes affriandantes, de l'aligot. Tandis que Jean et M. Vialard se pourléchaient les babines de produits fermiers, Jérémie s'amusait déjà dans le jardin ou tout du moins, envoyait au gré du vent ses messages accrochés aux baudruches. Maude finissant sa toilette se préparait à aller déjeuner.

— Ah! disait le père Vialard à Jean, il fait bon être paysan même si parfois c'est rude. Vois-tu, chaque brin de terre que l'on soigne, chaque arbre que l'on contemple en se souciant de savoir s'il est en bonne santé, chaque bête à laquelle l'on prête attention donnent un sens à notre vie. C'est comme s'il n'existait point de lopin de terre, de plante ou d'animal qui ne nous parle, n'attende notre écoute, je crois que c'est le seul bien que j'ai en ce monde après Louise évidemment.

— Louise qui l'écoutait ne put s'empêcher de prendre la parole.

— Bigre! Robert, mais ce matin tu es poète.

— Mais voyons! je le suis tous les jours, seulement, tu ne le distingues plus.

Tous les paysans devraient être « fan » de Lamartine naturellement, mon grand-père me disait que de toute façon, en chaque homme il y a un poète, mais aussi un Loufigue.

Jean souriait.

— Qu'est-ce que tu en penses Jean?

— C'est vrai que les hommes de la terre sont bien placés pour devenir poètes. Lié au rythme des saisons, témoin de ses métamorphoses, le cœur du paysan peut luire comme un ostensor. Et quel privilège de participer à la joie de la création, de remarquer sa constante présence dans la nature. Le naturel nous appelle à chaque instant à éduquer nos sens, telle une mère élève son enfant.

Séduite par ces paroles, Louise rajouta.

— Jean, tu as bien raison, notre Seigneur nous enseigne que quelque chose d'éternel vit en nous, que nous en sommes responsables.

— Sacrebleu! s'écria le Père Vialard, tu ne vas pas reparler du bon Dieu.

— Il ne veut pas en entendre parler, dit-elle.

— Ah ça non alors, le Seigneur, toujours lui. Dieu est pour les gros escadrons Louise. J'ai l'impression d'entendre Loufigue lancer ses cocoricos dans la basse-cour, tout comme le cureton du village et ses ouailles qui chaque dimanche mangent le pain qui chante, se gavant d'hosties présanctifiées. De toute façon l'église fatigue le monde

avec ses billevesées, ses bondieusarderies qui leur font cor-tège et leurs charlataneries moralistes.

— Doux Jésus! Enfin Robert! Enfin! Modère tes ardeurs au nom du ciel, plus que de raison.

— Comme de bien entendu, sainte Louise mais je peux tout de même aimer les œuvres de la création sans toutefois gober à ton Seigneur, premier socialiste de notre humanité. De toute façon je n'adhère pas à l'androlâtrie et ne peux qu'asserter à mes convictions.

Tu y crois, Jean! Tu y crois au Seigneur du dimanche?

— Ah! Je n'oserais point mettre le doigt entre l'écorce et l'arbre dit-il en souriant, parler de Dieu attise bien des conversations délicates, souvent sujettes à controverses. C'est une sphère tellement intime, l'homme est peut-être la fumée d'une flamme inconnue!

Pour moi, l'essentiel c'est d'être soi-même en accord avec ce que l'on est vraiment, cela déjà est grand dans la vie de l'homme...

A ce moment-là, Maude descendit l'escalier, un silence régnait dans la cuisine.

— Bonjour tout le monde, Oh! Vous avez l'air si concentrés, le torchon brûle-t-il?

— Mais c'est qu'il y a désaccord sur l'ignoré, l'incréd, le réputé inaccessible, cette pomme de discorde, une fois de plus, dit Robert.

— Du Bon Dieu, dit-elle surprise, eh bien, vous êtes bien philosophes ce matin.

— De toute façon, reprit-il, il n’y a pas d’heure pour parler de ce fonctionnaire.

— Robert! enfin! dit Louise, tu sais qu’il entend tout.

— Tant mieux, ça me soulage, observant en l’air il s’exclama, Bon Dieu, tu es un fonctionnaire!

— Ah ah! dit Maude, si tu le tutoies, c’est que tu le connais bien!

Jean avait le sourire aux lèvres et riait dans sa barbe.

— Mais toi, Jean, tu y crois vraiment au Bon Dieu, dis! Tu y crois? demanda-t-il encore en insistant.

— Ma foi! J’espère plutôt que c’est lui qui croit en moi.

— J’avoue que là je n’y ai rien compris, c’est du babilonisme.

— Vous savez, M. Vialard, l’important c’est de comprendre avec son cœur.

— Là, par contre, je comprends, je comprends...

— La compréhension est souvent soumise à une poussée intérieure active, comme une image qui émerge dans la conscience.

— Ah! Je n’y comprends rien, à nouveau.

— J’ai sûrement employé un langage abscons.

— Oh! Tu sais Jean, dit Madame Vialard, il comprend bien ce qu’il veut entendre.

Quand je lui demande de faire la vaisselle, il devient sourd, alors il ne peut plus rien saisir.

— C’est bien vrai confirma Maude, pour la vaisselle, c’est une incompréhension de la vie sociale au Levain.

— Je suis assailli s'exclama le Père Vialard, moi le King des jersiaises, ma foi, je l'avoue, j'ai horreur de faire la vaisselle, mais aujourd'hui, juste aujourd'hui je la ferai malgré que j'ai bec et ongles pour me justifier, non sans cause.

Jérémie entra à ce moment-là.

— Maman, tu peux me donner du papier et des élastiques s'il te plaît, je n'en ai plus.

— Dans le fourre-tout, tu trouveras tout ce qu'il faut.

— Mille bisous maman, puis tel un pet sur une toile cirée il fila comme un dard.

Le père Vialard le regardait attentivement, hochant la tête pour bien affirmer l'intérêt qu'il avait vis-à-vis de ses messages, ce qui lui fit poser une question à Jean.

— A propos qu'est-ce que c'est pour toi un secret, Jean?

— Un moment hors des moments, immensément intime dont l'émerveillement exige de nous le silence.

— Ouais, si j'ai bien compris, personne ne le connaît excepté celui qui le détient.

— En quelque sorte.

— Bon! Malgré que l'aube des mouches ne soit pas passée ni le cagnard, je vais vous laisser, j'ai encore bien du travail moi, sans l'aide du bâton augural et sans les avis des Nornes et des Parques. Ce n'est un secret pour personne, je ne suis pas prêt d'auréoler les anges, c'est moi qui vous le dis. A tout à l'heure, gens de bonne famille.

— A plus tard, dirent les autres avec bienveillance et sourire.

— Je vais aller en ville dans cinq minutes, Jean, veux-tu m'accompagner? demanda Maude.

— Avec plaisir, je n'ai jamais vu la ville, j'arrive tout de suite, je passe vite me changer.

— Tu verras, c'est une toute petite bourgade.

Sur un chemin pédestre ils se tenaient par la main et savouraient ce passage de l'arrière-saison en s'échangeant des bécots.

Au pied des chênes des tapis de glands à freluche se formaient dans l'intimisme des feuilles flavescentes, sous un ciel strié d'étourneaux. Certains abattaient les pommes pour une cidrerie, d'autres affairés au gaulage des noix. Des corbeaux croassaient dans le feuillage des arbres, tandis que les dernières hirondelles se rassemblaient pour préparer leur exode. Il faisait doux, la nature ressemblait à un souvenir d'été. Les champs devenus une mer blonde, conservaient les effets du soleil, telles des flammes cristallisées. Face à eux, un homme d'apparence boniface s'approchait bredi-breda, avec cette démarche chaloupée des vieux loups de mer, donnant l'accolade à sa bouteille. C'était un vieil homme sec comme un échalas, guilleret, le visage mafflu orné d'un nez aquilin, le teint cramoisi, la bouche édentée. Sa face ridée était envahie par une barbe touffue grisonnante, son regard était un peu vague, mais ni farouche ni haineux.

— C'est le Père Durant avec ses jérémiades qui vient, Jean, ne t'inquiète pas, il a attrapé la maladie des émotions, il a un penchant pour le jus de treille, il doit sûrement avoir

du vent dans les voiles, c'est sûrement à cause de tout cela qu'il a tourné au besaigre.

Jean le regardait attentivement car, lors d'un enseignement, Pierre lui avait parlé de l'alcool comme d'une force puissante dont l'abus détruit la vie spirituelle.

— Hé ho! Coureur du guilledou et de prétontaine! dit le vieux briscard buvant une goulée de son vin blanc, l'haleine avinée.

— Bonjour Monsieur Durant, dit Maude, vous allez bien?

— Je suis aux premières loges pour assister au spectacle de la vie, hic! mais j'ai oublié mon ticket, hic, hips, hug, mais je dois tirer mes grègues pour un rendez-vous galant, salut les petits gars... hips, hug...

— Au revoir M. Durant.

Jean, plongé dans ses souvenirs, se souvint de quelques fragments de l'enseignement de Pierre au sujet des tentations.

«Vois-tu, Jean, l'homme porte en lui ses misères, ses richesses, ainsi, il peut préparer son chemin avec cette qualité d'âme redoutable, infaillible qu'est l'honnêteté envers soi-même. C'est une superbe puissance qui a le don de changer les pires vices en vertus. Nous passons tous un jour par là. Reconnaître ses misères, les saisir avec justesse, c'est un premier pas vers la vérité, un pas qui ne saurait être sans conséquence. Comme je te l'ai souvent dit, il existe en notre monde des forces créatrices ainsi que des forces destructrices. Une des plus redoutables, est celle qui attaque le sang de l'homme sous de multiples formes.

Tu te souviens lorsque nous avons étudié ensemble la biographie de nombreux poètes, de peintres du début du XX^e siècle. Nombreux d'entre eux ont vécu des expériences attribuées à l'absorption de stimulants extérieurs, ils se sont alors perdus pour quelque temps. L'art porte le sceau de la création, tout créateur qui scelle ce sceau d'amour dans la matière se retrouve seul comme à son origine. Bien des gens qui s'artistiquent tombent dans l'assuétude de produits pour stimuler leur imagination. Nombreux sont les artistes qui ont fait l'expérience de cette force enivrante, seuls avec des sensations, peu d'entre eux sont restés lucides à long terme. Pourtant l'activité d'artiste ne cesse d'attirer les hommes pour son infini développement.

Aussi, gardons-nous de les juger, car ces forces de création sont dans le monde et en nous-mêmes. Et n'oublions pas que devenir artiste est un acte qui exige de la force morale et une disposition du cœur. Ce n'est pas par hasard que ces forces destructives s'attaquent au sang car il est le siège de notre être vivant. Ces forces provoquent souvent, hélas, une dépendance physique et émotionnelle.

Prenons un exemple tout simple, si présent, si commun, l'alcool. Tout le monde ne peut pas être abstème Jean. Il est en opposition avec l'activité du Moi, un anti-moi si tu préfères, un pollueur d'âme qui aveulit l'homme. Sa consommation modifie cette vitalité du Moi dans le sang, et...»

— Hé, hé, Jean, où es-tu? Tu rêves?

— Oh! Pardon, j'étais ailleurs.

— Ça en avait l'air, tu semblais si loin, une nostalgie embrume ton regard... regarde, nous arrivons, voilà les premières habitations de Villefranche sur Rouergue.

A l'entrée sud de Villefranche, il y avait une tourdelle couleur gris tourdille tout en pierre de style roman dont l'ouverture voûtée accueillait les visiteurs. Au pied de celle-ci, un artisan damait le sol. Dans cette rue pavée, la plupart des maisons bien conservées dataient du XIII^e siècle. Les unes étaient en bois avec des colombages, ornées de sculptures naïves, les autres construites avec la pierre tendre du pays étaient percées de fenêtres à meneaux de bois.

Comme Maude devait s'acheter une jupe, Jean se retrouva seul pour un moment, il se dirigea vers une église dont il avait repéré le clocher. Elle était du XII^e siècle et resplendissait plus que jamais, sa façade orientée au midi était imposante. Il entra et fut aussitôt enveloppé par une voûte en berceau brisé, la nef, elle-même soutenue par de grands piliers octogonaux. Aucun superflu, les bâtisseurs avaient poussé le dépouillement à l'extrême, il n'y avait que des pierres de taille, ainsi cette architecture ordonnée par sa pauvreté, sa simplicité, générait un milieu propice au recueillement.

Après avoir parcouru l'austérité des lieux, Jean sortit de cet édifice devant lequel un mendigot s'était installé près du porche ouvert à tous les vents. Il demandait l'aumône en agitant son écuelle éleemosinaire. «*A votre bon cœur, à votre bon cœur!*» A cet instant, Jean réalisa qu'il n'avait pas le sou.

— Bonjour Monsieur, je suis désolé, je n'ai pas un centime sur moi.

— Tu m'as donné bien plus que le sou du franc, par le simple fait de me saluer, de m'approcher, d'ordinaire les gens passent sans me voir, soit ils ont des oursins dans le porte-monnaie soit ils me font des salamalecs. Au premier coup d'œil je ne t'ai jamais vu par ici, d'où viens-tu?

— Près du Mont de la Tourmaline.

— Ce n'est pas tout proche d'ici! Quel bon vent t'amène? la belle église de Villefranche et sa gloire ovale en forme d'amande dans laquelle apparaît le Christ en majesté!

— Oui, entre autre et vous-même?

— Oh moi! je suis de l'ordre des mendiants. Je me tiens droit lorsque je mendie, je me considère honnête entre ce que je prends, ce que je rends, et rien de plus. Mendigote pas qui veut!

— Effectivement, se distinguer par ce que nous sommes et non par ce que nous avons, est un acte de longue patience au sens pratique, une connaissance de soi emballée.

— Ah, jeune homme, la connaissance! dit le mendiant comme s'il connaissait bien le sujet. L'homme ne porte pas ses racines dans sa tête. Sans cervelle, elle est comme la beauté sans amour, une sensation, un poison mortel, elle ne nourrit pas l'intelligence. Le progrès dans l'ordre du savoir sera d'accepter que bien des mystères de l'existence demeurent dissimulés pour l'homme ... mais, comment t'appelles-tu sans indiscretion?

— Jean des roses et toi?

— Frédéric

— Je peux te poser une question, Frédéric?

— Mais bien sûr, sois sans gêne.

— Que penses-tu de la mort?

— Ah! dit-il en souriant, c'est elle qui pense à nous, on est dans l'impossibilité de la tromper, mais peut-être est-ce commencer à s'aimer avec plus de recul, affectionner la vie de plus près. En tous les cas, chacun est invité aux noces de la vie avec la mort de notre vivant, nous sommes tous conviés à être témoins de leurs fiançailles. Un ami de longue date relevait que ces hommes dont on dit qu'ils ont de l'esprit n'en ont reçu parfois du ciel que très peu, de ce peu, ils ne s'en sont pas servis uniquement pour eux-mêmes, mais ils ont servi l'esprit.

— Votre ami avait de l'acumen, souligna Jean.

— Ah ça oui, maintes fois il participait à son savoir jusqu'à un seuil infranchissable, le mystère...

— Quel dommage que je doive partir, je serais bien resté avec vous pour discuter plus longtemps.

— Ce n'est que partie remise, j'ai dans l'idée que l'on se reverra.

— Ce sera avec un grand plaisir Frédéric, bonne journée à toi, au revoir.

— Adieu Jean, que Dieu te garde.

Jean se dirigea vers les petites rues piétonnes où tout était à portée de ses yeux. Il regardait d'un œil les enseignes de

chaque boutique avec leurs vitrines, de l'autre il observait les passants. Une lueur brillait dans ses yeux à la vision de tant de diversités. Son corps s'inclina devant une devanture artisanale, séduit par un rouet qui agrémentait la boutique d'un tisserand. C'est alors qu'un souvenir remonta à la surface de son âme spontanément sous forme d'images vivantes, la revoyant encore.

Françoise filait la laine cardée au rouet, s'accordant au rythme instable que sollicite une telle activité. En ce temps-là il avait douze ans, assis proche d'elle, la tête sur ses jambes, il écoutait ses paroles. *«Mon petit Jean, tu es en âge de découvrir maintenant les bienfaits du travail manuel, à la communauté tu auras le privilège de t'exercer au travail de la pierre ainsi qu'à celui de la poterie, avec moi au tissage, la trinité artisanale. Tu expérimenteras l'effort, l'exigence que demande l'acquisition des gestes justes, l'acuité des perceptions, la finesse de la pensée, la patience, la volonté pour aboutir à une réalisation faite de tes mains. Une fois ces processus acquis, tu ne pourras plus te départir de cette sensibilité au bout de tes doigts, de même qu'au fond de ton cœur. A Notre Dame des Roses, ces valeurs sont protégées depuis fort longtemps, elles préservent les lois qui appellent tout homme à façonner un objet dont les proportions parlent, l'ornement chante, lois qui enseignent, témoignent jusqu'à l'origine de l'homme, de son destin, de son salut.*

Aujourd'hui tu vas apprendre à filer et lorsque tu mettras pour la première fois un habit que tu auras confectionné de

tes mains, tu vivras une inoubliable sensation. Allez! assez discuté, prends ma place maintenant, je vais t'expliquer tout cela plus en détail.»

Françoise était là, présente en image diminuée de l'infiniment grand, gardé et fourni par la mémoire. Elle était vêtue d'une robe parme, pieds nus dans des sabots de frêne, une longue chevelure tannée par les ans, des yeux de braise, un corps qui avait déjà été habité par tous les moments d'une vie et dont chacun des gestes signifiait une expérience vécue. Ô Françoise! pensait-il, *«depuis plus de neuf années, je te revis régulièrement dans mon cœur où la communication s'est établie, cela donne lieu à cet amour que j'éprouve pour toi, qui ne peut cesser d'être. Tu me disais avant que tu ne partes au ciel, que la mort n'est qu'un changement d'état, un jour de fête, c'est la célébration de l'unité. Aujourd'hui, Mère, je comprends mieux tes enseignements. Héritier de ton amour, je me prépare à cette grande unicité déjà de ce côté-ci du monde. La joie de te retrouver après avoir franchi cette passerelle inconnue me comble. Ce n'est que le prestige de l'esprit, seulement un acte d'amour, même si de tous, il est le plus terre à terre, le plus ciel à ciel. Ô Mère, reçois encore une branche de mes pensées en ce jour, qu'elle emplisse à nouveau ton bouquet d'âme dans ce vase sans fond...»*

Le maître tisserand qui avait remarqué Jean fut très intrigué par la lumière qui éblouissait ses yeux, il s'approcha pour lui demander.

— Quelque chose retient-il votre attention?

— Oui, heu... j'admiraïs votre si beau rouet. J'aime beaucoup le tissage ainsi que les symboles qu'il véhicule.

— Tiens! par exemple, lesquels?

— Les Upanisad enseignent que le brama suprême est «*ce sur quoi les mondes sont tissés comme chaîne et trame*» *L'air (divin) aurait tissé l'univers en reliant comme par un fil, ce monde-ci et l'autre monde et tous les êtres vivants.*»

En Chine, le Tao ou la voie, c'est-à-dire les principes métaphysiques et leurs connaissances, est appelé «*la chaîne de la création entière*». Adhérer strictement à la voie de la tradition antique, avoir en mains tous les fils de l'existence actuelle, c'est posséder tous les éléments du cycle présent, connaître le commencement de la tradition, les principes, les origines primordiales d'où tout découle, c'est ce qu'ils appellent la chaîne et la trame de la voie, son reflet, son dévidage. La Bible nous offre aussi des images du Dieu tisserand: «*c'est Toi, Seigneur, dit le psalmiste, qui m'as tissé dans le ventre de ma mère*». «*D'os et de nerfs tu m'as tissé, mes jours ont passé plus vite que la navette du tisserand, et ils se consomment sans espérance*» dit Job.

Ezéchias disait: «*Tu coupes, Seigneur, le fil de ma vie, comme le tisserand le fil de la toile. Tu retranches, lorsqu'il ne fait que commencer, d'un matin à un soir tu le termines.*»

Tous les tissus sont essentiellement constitués par l'entrecroisement des fils verticaux et fixes, la chaîne, avec les fils horizontaux et mobiles, la trame. Or cette structure a son

modèle dans la nature où tout est en quelque sorte tissé par l'artisan divin.

Le tisserand, quelque peu subjugué par les connaissances de Jean, avait tendu l'oreille avec beaucoup d'attention. Il hocha la tête en signe d'approbation, déjà son regard cherchait celui de Jean.

— Tu as effectivement l'air d'aimer le tissage, jamais je n'avais entendu de choses pareilles.

— Oh! Je suis en retard à mon rendez-vous, il faut que je m'en aille, excusez-moi Monsieur, au revoir!

— Au revoir et merci jeune homme, revenez me voir à l'occasion.

Il ne lui fallut pas plus d'une minute pour regagner son lieu de rendez-vous avec Maude sur la place publique. Elle, embéguinée, était assise sur la bordure d'une fontaine de marbre creusée en forme de vasque où elle contemplait les mousses fontinales. La joie qui brillait dans son regard en disait long...



VIII

Elle l'aperçut dans une ruelle au même instant que lui, ils échangèrent instantanément un regard symptomatique de l'amour qui les rapprochait continuellement.

— Tu t'es bien baguenaudé dans la cité médiévale!

— Oui génial, il y a tant de choses à voir mais le plus important, c'est de te découvrir mon cœur.

— Il t'est dévoué comme une âme sœur sans remède à l'amour. J'ai fait quelques courses, on pourrait prendre part à un pique-nique dans la campagne.

— Excellente idée Maude d'autant plus que j'ai repéré un joli coin près d'ici. Au fait! Et ta robe!

— C'est fait, une pure merveille de l'artisanat d'art.

— Il ne te manque plus qu'une occasion pour la mettre!

— Oh, s'il n'y en avait pas, je la mettrais de toute façon.

— Il y en aura une, dit Jean qui envisageait la suite des événements avec une confiance sereine.

D'un air énamouré ils quittèrent Villefranche pour rejoindre une sorte de vestige qui avait attiré l'attention de Jean.

— D'après ce qu'on dit, dit-elle, cette bâtisse est un repaire de berger, Jean.

— Tu sais, ces constructions demeureront toujours mystérieuses, impressionnantes. Elles témoignent d'un art de bâtir traditionnel, populaire, dont les manifestations originales font aujourd'hui partie d'un patrimoine architectural à sauvegarder. Il existe des villages construits de cette façon dans bien des endroits de la terre. Il s'agirait là de techniques de construction traditionnelles en pays méditerranéens qui se sont apparemment transmises de génération en génération depuis la fin du néolithique, soit vers 2000 avant Jésus-Christ.

— Tu es un puits de science mais tu me dis si peu de toi, interrompit Maude.

— Tu sais, au monastère les moines se cultivent beaucoup, ils s'informent régulièrement sur tous les événements de l'actualité mondiale. Ils peuvent sembler coupés du monde en apparence, mais ils sont en fait très présents et actifs.

— Allais-tu à tous les offices?

— Pour ce qui est de mes douze premières années, je les ai vécues aux Estompes, auprès d'une femme ermite extraordinaire, Françoise. Elle fut une véritable mère pour moi. Mais en ce qui concerne les offices, j'ai constamment été libre d'y aller ou non. Lorsqu'elle mourut, je suis resté au monastère jusqu'à 21 ans, toujours avec cette liberté qui était une règle d'or. Pierre, le responsable de la communauté, m'a

accompagné durant tout ce temps. Il insistait pour que cette liberté soit continuellement respectée. Il me disait aussi que le seul constructeur de mon église intérieure était moi-même, qu'aucun maître ni sage, venu d'ici ou d'ailleurs ne pourrait tailler une seule pierre pour la construction de cet édifice. Je me suis donc attaché à pénétrer seul les plans d'une telle architecture dans les régions de ma conscience.

Depuis, je construis à mon propre rythme, suivant ma propre évolution. En ce qui me concerne, ce n'est pas le temps qui me manquera, car lui aussi sera aboli, mais la volonté de m'y tenir, actif, avec ce vouloir, qui demande de se libérer du châtimeur, de la récompense, de toutes ces sécurités dogmatiques, ou de ces croyances extraordinaires qui pourraient nous endormir en nous empêchant de nous mettre au travail, ou de poser les premières pierres de fondation, là où n'existe aucun schéma établi. La découverte de soi ne peut se faire que seul, avec un esprit libre, sans aucun mouvement de fragmentation. Mais rassure-toi Maude, mon église intérieure est en plein chantier, il y a encore d'innombrables travaux à faire ... je te laisse imaginer ma vie!

— J'ai confiance en ce que tu dis Jean, tu sais, les quelques pas que j'ai fait à l'intérieur de ton église m'ont apporté une grande paix, j'ai ressenti un bonheur immense me pénétrer. C'est si fort que je ne pourrai jamais l'expliquer.

Jean était profondément ému d'autant plus que ce sentiment était réciproque.

— Il en est de même pour moi Maude. Par ce chemin même où nous nous sommes rencontrés, nous nous séparerons et nous nous retrouverons. Regardons cela sans idées préconçues ou sans tirer de conclusions hâtives, ainsi ce chemin sera désormais sur nos pas futurs, quoi qu'il arrive ... Regarde, nous arrivons, elle est là dans cette solitude humanisée, silencieuse, présente comme un mouvement unitaire, total. Ah! L'art d'assembler les pierres a donné forme à des réalisations extraordinaires n'est-ce pas Maude?

— Tu es plein de sensibilité Jean, mais effectivement cette construction est imposante, je n'en avais encore jamais vu de si près, sauf en photographies. Je me demande bien comment cela tient, il n'y a même pas de terre, c'est fascinant!

— Elles sont construites selon le principe de la fausse voûte en encorbellement, qui ne nécessite aucun coffrage. Les pierres posées à sec, sans mortier, sont inclinées vers l'extérieur afin de favoriser le ruissellement de la pluie, assurant ainsi l'étanchéité, mais allons à l'intérieur, tu comprendras mieux.

— Dis donc, c'est impressionnant.

— Tu vois, ces pierres sont légèrement penchées vers l'extérieur, chaque rang avance sur le précédent, guère plus que sa propre grandeur, sauf pour tous les derniers rangs ainsi l'équilibre est au profit de l'arrière de la pierre. Elles sont soigneusement croisées, les rangs deviennent alors solidaires les uns des autres et la coupole finit par se claver horizontalement.

— C'est génial, Jean!

— Oui, sûrement que les pierres face aux hommes, veulent non qu'on les commande mais qu'on les interroge, qu'on les écoute, qu'on les spiritualise...

— On pique-nique!

— Allez, avec plaisir.

Dehors, Jean s'arrêta brusquement, la mine blême, un pli se creusa entre ses sourcils, il respirait avec difficulté et suait. D'un pas incertain il se rapprocha d'un chêne. Elle le dévisagea avec inquiétude. De son bras gauche passé derrière ses épaules, elle l'accompagna près de l'arbre qui allait lui servir de dossier.

— Jean! demanda-t-elle, promenant ses mains autour de son visage, ça va aller?

— Oui Maude, merci, ça va passer, ce n'est rien. Cette maladie a une telle importance, elle m'apporte ainsi l'énergie nécessaire pour réaliser un dessein.

— Qu'est-ce que tu as, Jean?

Il ne savait comment lui parler, quelle réponse donner, comment dire la vérité. Un éclat de feu passa dans son cœur, ses pensées s'élevaient à gros bouillons, son corps était ébranlé jusqu'aux racines. Sa main caressait la surface de son visage à la peau de pêche. Il la sentait très proche. De petites larmes coulaient sur ses joues, elles apparurent également sur celles de Maude.

Ils se regardèrent dans les yeux, elle n'attendait pas de réponse, mais elle éprouvait un sentiment étrange,

douloureux, elle était comme seule devant l'inconnu, craignant de comprendre ce que Jean voulait lui dire.

Leurs prunelles s'unissaient dans un silence toujours plus intense, profond. Aucune déclaration, aucune explication, le message traversait la substance, il y avait un enfantement dans l'air.

Maude regardait l'étoile de Jean scintiller en mouvement mesuré au fond de ses yeux, elle contemplait cette étoile qui n'appartenait pas au temps. Dès lors, elle comprit le message avec sagacité et passa de la douleur à l'absence de celle-ci dans un long souffle palpable. Elle alla s'asseoir dans son église intérieure où les pierres vibraient. Elle inclina sa tête contre son cœur, pelotonnée dans la chaleur de son corps, ne bougeant plus. Jean referma ses yeux aussi calme qu'un lac de montagne, il l'enveloppa de ses bras, caressa sa tête. Ses doigts parcouraient tendrement les ondulations de ses cheveux qu'il embrassa. A cet instant, un souvenir remonta à sa conscience. C'était lors de l'enterrement de Moine Grégoire, à Notre Dame des Roses. Il avait été fortement impressionné à la vue de son corps inerte, enveloppé de son fidèle habit, recouvert de pelletées de terre comme c'est la coutume chez les Cisterciens d'autant plus qu'il savait déjà qu'il devrait partir précocement. A cette occasion, Pierre avait profité d'un moment intime pour parler avec lui.

«Jean! Je sais que tu vis une rude épreuve, tu constates aussi bien que moi que notre corps a une fin. Quand la mort survient, on ne peut plus dire attendez encore un peu, je ne

suis pas encore prêt, je n'ai pas le temps! Elle est là, l'essentiel, c'est d'être présent. Son feu brûle sans bruit avec un immense silence pour qu'apparaisse la substance, affranchie de toute pensée, de tout sentiment, de toute influence. Plus de salmigondis, la vie passe, nous aussi, mais je ne puis t'en dire davantage aujourd'hui. Je suis sûr que ta conscience a subi un changement, tu sais que chacun des contraires contient l'autre. Tu as quinze ans maintenant, ce serait un bel exercice que d'observer cela... N'oublie pas que notre éternel pèlerinage est avant tout un état d'esprit, non une question de transport.»

Des minutes s'écoulèrent à la fois silencieuses et fascinantes dans ces petites collines caressées par les vents. Jean leva la tête, un écran de feuillage au frou-frou familier lui masquait la vue sur le grand bleu. Regardant à travers ce filtre de ramure, il put entrevoir des baudruches fusant dans le ciel, tournoyant tous azimuts. Il voyait, ces chevauchées emmenant des espérances comme un tendre souvenir de voyage.

Un bonheur monta en lui, il poussa intérieurement un soupir de soulagement car désormais il savait que le message avait bien passé.

Alors que le silence augmentait, Maude rouvrit les yeux avec un élan de certitude, de lucidité. Elle aperçut aussi les baudruches, comme si toute cette féerie entraînait dans ses yeux ainsi qu'une poignée d'étincelles.

— C'est incroyable dit-elle, il y en a des centaines, toutes accompagnées d'un rouleau de papier. Je me demande bien ce

que Jérémie a pu écrire. Tu as une idée Jean! Je suis sûre que tu le sais.

Jean la serrait contre lui, un vide s'ouvrait dans son cœur, il eut un sourire coquin.

— Il faut se familiariser avec le secret, Maude. De nouveau, il lui couvrit les paupières.

— Qui est-ce? dit-il, tout en dessinant un doux itinéraire sur ses lèvres avec l'index de sa main droite.

— Comme j'aime ces questions! répondit-elle, je ne sais pas du tout.

Jean l'embrassa si intensément que l'on aurait pu croire que la montagne de Carrare s'était mise à vibrer.

— Qui est-ce? reprit-il.

— C'est une randonnée interminable dans les forêts de la vie, mon cœur se promène dans les migrations de l'esprit, sautillant de pierre en air, d'air en pierre, témoin de l'équilibre qui les unit et sans nul doute, rien de tout cela n'aurait eu lieu en ton absence. A son tour, elle lui dit.

— Qui est là?

— Je donne ma langue au chat, répondit-il.

Maude frottaillait son nez contre le sien.

— Alors! Qui cela peut-il être à cette heure-ci du jour?

— Sûrement un requiem à l'entrée d'un tunnel tellement grandiose qu'il éclaire son obscurité permettant à l'esprit de passer d'une forme à une autre. De l'autre côté, un écho le fera retentir de sorte que derrière mes paupières mon âme dansera soutenue par un long souffle vif, rythmé

dans ses vibrations avec des éloignements, des retours, des enroulements, des déroulements, ainsi jusqu'à l'infini, où tout finit en cadence pour recommencer.

Sur ces dires, ils s'enlacèrent, s'abandonnant à l'instant.

L'air fluide, comme les branches d'un éventail qui se déploient, s'imprégnait d'un parfum de Rose. Les rayons d'ombre tournicotaient autour des arbres, le silence qui régnait éprouvait du plaisir à résonner avec eux.

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées lorsque soudain trois coups de feu retentirent, bam, bam, bam!

— Tiens! dit Jean étonné, qu'est-ce que cela peut être? Une pétarade!

— C'est sûrement un chasseur dit-elle, en cette saison la chasse est ouverte, ce ne serait pas anormal.

Pourtant, Jean ne se sentait pas à l'aise, elle lui sourit pour le rassurer et lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— Rassure-toi, la chasse à la billebaude est interdite.

— On rentre Maude!

— Si tu veux, allons-y, d'autant que les limaces se promènent, il risque fort de pleuvoir.

Mais ces coups de feu n'étaient pas si anonymes que cela. Le charmant père Vialard en était à l'origine, comme il était entêté et que le secret de Jérémie l'intriguait, il avait fait mine de taquiner la maubèche alors qu'en réalité il avait bien repéré les baudruches et avait réussi à en toucher une. Impatient de découvrir le secret, bien entendu avec la

plus grande discrétion, il s'empressa de dérouler un message qu'il avait pu trouver non sans quelque difficulté.

— Par Odin! s'écria-t-il à voix haute, bingo! Tralala, tralala, je peux carillonner ma victoire, j'ai lutté mais j'ai fini par savoir, il a fallu que je me surpasse. Moi aussi j'ai mon secret maintenant. J'aime ce secret, dit-il encore à voix haute, le regard fier, triomphant. Il comprenait enfin l'entreprise de Jérémie de même que son silence.

Il rentra au Levain portant son fusil en bandoulière, immensément heureux avec cet air juvénile qui allait si bien avec son personnage. Un peu plus loin, sa femme ramassait du bois de part et d'autre du sentier. Au hasard de ses déplacements, elle aperçut son mari qui sifflotait l'hymne à la joie comme s'il avait ramené un trophée de sa chasse.

Pendant ce temps-là, Jérémie qui se trouvait au plus bel endroit du pré autour de la maison, lâcha son dernier ballon, en faisant danser tout son corps. Jérémie, voyant son père arriver courut à sa rencontre, curieux de savoir s'il ramenait du gibier.

— Tu as quelque chose, Papa?

Le père ému, ne trouva rien à dire, il avait l'air décontenancé.

— Oh hé! Papa! Tu as tué quelque chose, je t'ai entendu tirer.

— Non Jérémie, j'ai manqué une perdrix, je l'ai entendue cacaber mais en vain.

Il cachait jusqu'au bout qu'il avait découvert le secret afin de ne pas lui faire de peine.

— Oh c'est dommage! Papa... Dis, tu pourrais me donner la solde pour acheter des ballons! je n'en ai plus un seul, demanda-t-il tout sucre tout miel.

— Si tu veux Jérémie, après le repas je dois aller en ville faire quelques courses. Je peux t'en ramener autant que tu voudras, de toutes les couleurs.

Jérémie lui sauta au cou, l'embrassa comme si un feu de joie s'était allumé dans son cœur. La mère qui arrivait, crut à les voir que cela sentait le lièvre ou le faisan. Au même instant, le facteur arriva en klaxonnant avec sa voiture jaune.

— Bonjour la famille Vialard!

— Bonjour! répondirent-ils

— Une lettre pour toi, Jérémie, c'est tout.

— Tiens, dis la mère, qui t'écrit?

— Ah! dit le père, c'est un secret, ce que tu peux être indiscrète, c'est à peine croyable Louise.

— Il a raison, Maman, c'est un secret!

— Ah! s'exclama-t-elle, tu m'as l'air moins curieux que d'habitude Robert, tu me surprends!

Le père souriait sous ses sourcils et quand il souriait, personne n'aurait pu lui donner d'âge, ses yeux ronds et noirs brillaient d'une joie enfantine, la tête tendue au vent. Il se mit à rire de plus en plus, ne pouvant plus garder son sérieux.

— Pourquoi ris-tu? Grommela-t-elle, tu bèles à te fendre l'échine, d'ailleurs on dirait une chèvre.

Pris d'une grande crise de rire, Robert la salua d'un bêlement affectueux. Jérémie qui avait hâte de lire son courrier était déjà dans sa chambre. La lettre venait d'un enfant de l'Aveyron qui avait trouvé l'un de ses ballons. Elle disait ceci: *Cher Jérémie,*

Hier, le message m'est arrivé et depuis je continue la chaîne en espérant que les maillons vont se multiplier. J'en ai parlé à mes camarades: ils sont tous d'accord de participer. Déjà plus de cent quarante ballons sont partis avec le même message. J'ai juste rajouté: «si tu trouves un de ces ballons, continue la chaîne en gardant le secret». Les messagers de l'Aveyron.

*Ecris-moi: Herbert Marcelin, Au chemin des Vallons
12350 La Péjude/Mazenc.*

Jérémie, tout feu tout flamme bondit dans sa chambre comme une gazelle, ouvrit la porte et dévala l'escalier à grandes enjambées. Il se heurta contre Jean qui venait juste de rentrer.

— Oh pardon, Jean, excuse-moi, je ne t'avais pas vu!

— Ce n'est rien.

— Jean, j'ai un secret à te dire, viens dans ma chambre.

La porte était entrebâillée, il poussa le battant, son visage semblait brûler d'un feu intérieur plus explosif que de la dynamite. Il prit la lettre dans ses mains, gai comme un pinson, il voyait déjà la farce de son initiative.

— Voilà ma première réponse! dit-il en lui tendant la lettre.

Jean esquissa un sourire, il le regardait comme au premier jour.

— Quelle bonne nouvelle, mais la terre est grande, tu sais! Moi aussi j'ai un secret pour toi. Attends-moi, je reviens tout de suite, je vais dans ma chambre.

Jérémie se tenait au bord du lit tout en contemplant son globe terrestre posé sur sa table.

— C'est vrai qu'elle est grande, se disait-il à haute voix, en plus elle est ronde comme mes joues. Mais comment ils vont faire, les ballons pour prendre tous ces virages?

Ah, mais il y a le cocher, il peut aller au bout du monde, lui. Oh! Mais j'allais oublier, les enfants parlent une autre langue là-bas, mais ils doivent aussi parler l'enfant, c'est sûr.

Il se frottait les mains l'une contre l'autre, frappait de joie ses chaussures contre le sol. Une féerie gonfla son cœur.

— Je vais voyager, je vais voyager, partout...

Jean revint. Il pénétra dans la chambre, s'assit près de lui, l'enveloppant d'un regard de tendresse.

— Alors voilà le secret que je vais te confier. Ceci, c'est une bourse, du fifrelin que l'on m'a donné lors de mon départ de Notre Dame des Roses. Je n'en ai plus besoin, aussi vais-je te donner la moitié de son contenu. Tu pourras le boulotter en achetant des baudruches ainsi tu deviendras le messager de l'Aveyron.

— Chouette!

Jérémie pour qui l'existence était belle sans raison, dont le bonheur n'avait pas de cause se jeta spontanément dans ses bras, car pour lui tout était clair et limpide sans qu'il fût possible d'expliquer pourquoi.

— Je suis content que tu acceptes, tu sais, je peux le dire, c'est une grande joie que tu me fais.

— Mais pourquoi n'as-tu plus besoin de ton argent, Jean? Je peux savoir!

— Oui, demain matin, ou même peut-être ce soir, je vais partir du Levain car je dois rencontrer le Potier des potiers, là où il réside, l'argent n'est pas nécessaire.

— Je peux venir avec toi Jean, dis, je peux venir!

— Non, Jérémie, c'est impossible, mais si tu veux, demain soir quand la nuit sera tombée, regarde le ciel vers l'est, depuis la fenêtre de ta chambre. Tu verras une nouvelle étoile briller dans le ciel, elle sera présente durant trois nuits.

— Promis Jean, je regarderai mais tu pars longtemps! Quand reviendras-tu au Levain?

— Je te dis un dernier secret, ensuite je te laisse car je dois écrire une lettre. Tu te rappelles que chaque ballon a un carrosse dont le cocher est le vent.

— Oui, bien sûr.

— Bien, alors à chaque fois que tu enverras un ballon dans le ciel, je serai dans son carrosse.

— Ah ben ça alors! C'est super Jean.

— Mais c'est un secret entre nous.

— Promis Jean, dit-il en clignant de l'œil.

Jean le serrait très fort dans ses bras, avec un sentiment de haute solitude. Il avait quelques larmes dans les yeux, Jérémie les aperçut.

— Jean, pourquoi pleures-tu?

— Tu sais, à chaque fois que l'on pleure on grandit, on devient davantage homme, je grandis un peu, voilà tout!

— Ah! il ne faut pas trop que je pleure, sinon je vais devenir trop vite un adulte avec une barbe.

Une vive lueur traversa le regard de Jean qui ne put s'empêcher de rire.

— Bien sûr, Jérémie, pleure ce qu'il faut ... Allez, je te laisse.

— A bientôt Jean, dans le carrosse alors!

— Sûr Jérémie!

— A table! à table! criait la mère Vialard, remuez-vous le popotin.

— Je viens répondit Jérémie qui cacha la bourse au fond de son placard.

— J'arrive à toute pompe confirma Robert.

— Ah j'allais oublier Maman, dit Lilia, Jean s'excuse, il ne pourra pas manger avec nous il doit écrire une lettre puis retourner en ville.

— Très bien dit-elle, si tout le monde est là, on peut manger.



IX

Jean commença à écrire sa lettre adressée à Pierre:
*Aujourd'hui. Veille de mon départ. Au Levain, ferme de
la famille Vialard. Cher Pierre, Père, Frère et Ami,*

*Voici que je t'écris ma seule et unique lettre. Tu la recevras
demain matin, heure à laquelle je serai au sommet du Mont
de la Tourmaline pour rencontrer notre potier. Viens me cher-
cher afin que je repose parmi vous à Notre Dame des Roses.
Je désire d'ailleurs les mêmes funérailles que les moines, mou-
rir comme un monos, tel est mon dernier vœu.*

*En t'attendant Père, reçois mes plus nobles pensées, mon
plus grand respect ainsi que tout mon amour.*

Dans la paix de la vie

Ton Fils, Ami et Frère, Jean.

Une fois la lettre cachetée, il vérifia ses affaires. Avec le plus grand soin, il sortit de son sac un pantalon ainsi qu'une chemise de lin couleur beige. C'était les habits qu'il avait lui-même confectionnés, il les déposa sur le dossier de la chaise. Puis il s'allongea sur le lit étendu sur le dos, les bras sous la tête, les yeux ouverts, immobiles. Il se revoyait courir dans le

cloître du monastère lorsqu'il avait quinze ans, se rappelant que ce jour-là, Pierre l'avait gravement interpellé: *«Stop! Jean, voyons, que rien ne t'effraie! Ne te précipite jamais, voilà un bon remède contre toutes les excitations de ce monde, c'est aussi une des bases de notre enseignement. Courir rend aveugle, comme si tu avais un voile devant les yeux. Que ferais-tu sans soleil? N'oublie pas Jean, le calme est un exercice, un travail sur soi en vue de l'éveil de la conscience. Profite de l'aubaine Jean, retourne à tes occupations!*

On se reverra où tu sais après l'office, aujourd'hui on regardera ensemble quelques œuvres de Giotto, un grand maître de la peinture.»

Cet enseignement sur la patience, sur le calme, Jean l'avait ressenti à l'époque comme un courant d'air froid, mais cela lui fut bénéfique par la suite...

Maude de son côté, sur un fond de nuit, n'avait que très peu mangé. Son silence révélait ses réflexions face à ce voile des illusions. Ce qu'elle vivait était pour elle l'épreuve la plus difficile. Elle pensait à cette poussière étoile qui devient de plus en plus réelle, une fois franchi le seuil de la mort. *«Tout est allé si vite, pensait-elle, tout va si vite. Je me sens indiciblement seule devant cette constellation d'événements, ce retour vers l'infini. Moi qui croyais que la mort venait du dehors de l'homme, je comprends qu'elle vient du dedans, comme une inspiration créatrice des mots qui sont partie intégrante du verbe et lui ne meurt jamais. Ma raison peut contenir le poids d'une telle grandeur, quant à mon cœur il*

assiste à un départ qui m'écartèle. J'ai tellement l'impression de le connaître depuis toujours, de me sentir liée à lui. Que puis-je faire de plus, que dire de nouveau, lorsqu'on se verra ce soir au moulin. Vide de pensées, je n'ai qu'une idée, partir avec lui. Ce n'est pas l'heure des adieux qui sonnent mais l'heure de poursuivre cet extraordinaire voyage de la vie, si extraordinaire que si l'on n'y croit plus, on peut passer à côté. Je dois être digne, respectueuse devant cette alliance qui se renouvelle, devant cette fête unique qui appelle les hommes à la célébrer, à la dédier à leur évolution. Voilà comment je dois me comporter. Il est temps que je rentre dans la fête avec le retour des choses pour que je sois réceptive aux grâces associées à ce cycle. Je ne dois pas contrarier les étoiles, mais être reconnaissante de cette présence de la vie parmi nous qui porte le souvenir de notre raison d'être. Que cette fête du rappel soit une commémoration de notre raison d'être ensemble».

Elle se préparait à cette fête, à cette présence de la vie parmi nous, à la présence de nous-mêmes à la vie.

Jérémie aidait sa mère à terminer la vaisselle, Maude repassait sa belle robe quant au père assis dans le salon, il tirait si activement sur sa pipe qu'il disparaissait derrière un nuage de fumée, la mère Vialard pensait aux terres arables. Pendant ce temps, Jean était parti à Villefranche pour poster sa lettre en express. Sur la route, il rencontra le père Durant qui marchait de guingois, malingre, le visage couleur lie-de-vin. Jean l'avait reconnu de loin à sa démarche, à ses pas

incertains. Il s'interrogeait à propos de cet homme, pourquoi donc buvait-il? Que dissimulait-il? Un chagrin, des regrets, la solitude! Il était prêt à bavarder avec lui pour partager un peu de présent. Le père Durant arriva tout en fumant une cigarette, fft,fft, pouf, fft, fft...

Il avait les yeux rouges enflammés, vitreux, l'air complètement absent.

— Ah! Bonjour petit! Je suis dans la m... jusqu'au cou, plongé dans des embarras, dans des tristesses inexprimables. Et en plus de ça, quel temps pourri, il pleut à cataracte, je n'ai plus un poil de sec.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive pour être ainsi dans l'ennui, monsieur?

— Je n'ai plus de boulot, plus de femme.

— Mais vous, vous êtes là!

Il parut embarrassé, leva les yeux sur lui, sans répondre.

— Le confort véritable de la vie c'est nous-mêmes, c'est donc vous, même si vous êtes sans travail, sans femme. En buvant, vous ne noierez jamais vos chagrins, vos déceptions, tout au contraire, ils ne feront qu'apparaître à la surface chaque fois plus douloureusement, irrésolus à cause de l'éloignement en vous-même.

Jean, voyant qu'il écoutait attentivement en profita pour hausser le ton crûment.

— D'ailleurs, pour commencer, le temps n'est pas pourri, la pluie est à sa juste place, ne pas la comprendre est un tout autre problème. Ce temps avarié et ce gris de diable

comme vous le prétendez, c'est en vous qu'ils sont, non dans la pluie. Je vous prie de ne pas lui manquer de respect, car sans elle aucun homme n'aurait ce privilège de vivre sur terre. Ce «tonneau diogénique» au sujet de la pluie n'est pas près de disparaître!

— Heu... ne vous énervez pas!

— Je ne me fâche pas, mais je ne supporte pas qu'on insulte la pluie. J'espère que tous ceux qui sont endormis comme vous comprendront un jour que la pluie est bienfaisante, que c'est derrière vos paupières et en eux-mêmes qu'il y a un grand désordre, un véritable foutoir!

— Vous alors, vous n'y allez pas de main morte!

N'empêche qu'il fait vraiment un temps gris du diable!

Jean souriait, comprenant sa provocation, respectant son état, discernant que tout dialogue ne serait pas vain.

— Monsieur Durant, dit-il en sortant sa bourse et jetant des billets à terre, prenez cette agonie soutenue par le désespoir, ces veilleurs de rêves, achetez-vous de l'ivresse que l'état vous vend pour vous destituer le dictamen de votre conscience qui a long terme sera dévoyée de sa nature existentielle. L'alcool évoque le son d'une cloche, il fait un ding! auquel font écho un ding! et un dong!

Grisez-vous de vins capiteux, vautrez-vous dans la fange jusqu'à vous péter les soupapes de sécurité! Allez! Prenez! Foncez retrouver votre geôle, votre propre juge, votre propre potence, un pleure-misère qui ahane ses problèmes au lieu de vous ravilir, mais n'oubliez pas que vous avez les plus

beaux yeux du monde. Que le rideau de la pluie vous garde, cher monsieur Durant, j'ai été enchanté de faire votre connaissance.

— Partez pas, partez pas, excusez-moi!

Jean s'arrêta spontanément et le fixa dans les yeux.

— Le seul moyen qui existe pour vous d'être excusé, c'est de prendre cet argent pour le donner à bien plus pauvre, à bien plus malheureux que vous. Ensuite, à chaque fois qu'il pleuvra, tenez-vous droit, contemplez la pluie avec respect, avec amour, rendez-lui grâce, car sans elle, jamais vous n'auriez existé, vous entendez bien, jamais! D'ailleurs, n'oubliez pas que la pluie est une des ruses que la nature emploie pour l'assainissement humain. Et tant que les hommes préféreront le soleil à la pluie, les fléaux ne feront que s'accroître, souvenez-vous-en, les âmes resteront des champs de batailles jusqu'à l'abaissement des siècles.

Aussi, si vous avez du respect pour cet état particulier de l'atmosphère, la météo n'aura plus d'impact sur votre âme. Epargnez-vous d'être complice de l'ignorance.

— Heu! très bien! Je le ferai, heu!

— Alors soyez-en sûr, dès maintenant votre vie changera subtilement.

Le père Durant ramassa les quelques billets avec un air de porter le diable en terre. Il regardait la pluie rebondir sur le sol ayant les miches qui font bravo. Une vive lumière brilla dans ses yeux, comme s'il se déchargeait d'un reflet misérable. Son cœur battait dans ses yeux. La tête ployée sur celle

qui trempe et délave la terre, il murmura ces paroles après avoir ôté son chienlit :

— Pardonne-moi, Ô pluie battante d'avoir été trivial à ton égard, jamais plus je ne te manquerai de respect.

— La conviction, l'assurance de sa voix firent croire pendant un instant que quelqu'un d'autre avait parlé à sa place, pourtant c'était bien lui. Sa sincérité était telle qu'il pleurait avec les rayons de la pluie qui dardaient si fort. C'était comme si un grand souffle d'air pur avait balayé ses préjugés. Sa trivialité avait fait place à un sentiment d'allégeance, de lucidité. Résolument, il se redressa. Déjà son regard cherchait le pardon du ciel. La pluie qui surgissait des nuées dansait un brin, l'envahissant de toutes parts. Il reprit sa marche lentement, trempé, un peu moins seul, un peu moins misérable, comme quelqu'un qui avait réglé correctement une affaire. Soudain il se retourna pour voir Jean, mais personne, il avait tiré ses chausses derrière un écran de gouttes, opaque comme du verre cathédrale.

Le père Durant s'était retourné car il voulait remercier Jean par un simple geste de la main. Il venait de recevoir une attrapade, il avait enfin compris que la beauté était partout, qu'on pouvait la voir comme on voit tout, mais qu'on pouvait aussi oublier de la voir en soi. Pendant qu'il regardait toujours au loin, il goûtait l'eau avec sa bouche, la touchant avec ses mains comme si elle était un être vivant, respirant avec toute sa poitrine, avec tous les nuages qui passaient là-haut.

Derrière son apparence d'être un peu paumé, ivrogne, le père Durant était un homme certes blessé, mais surtout sensible, profond, enfin l'occasion lui était donnée de le manifester. C'était certain, désormais il allait respecter la pluie, tout comme son engagement.

Jean avait encore bien des pas à faire avant de franchir les scènes extérieures du monde passionnément anarchique. Dans son intimité imaginaire, il se gardait encore le droit de penser la pensée.

Tous ses efforts avaient tendu vers cette transition ménagée entre deux tons, les ombres et les lumières du trépas. Persuadé qu'il quitterait ce soir le Levain, que son orchestre de l'individualité prendrait place cette nuit même et que le monde serait là, présent pour l'écouter.

Il avait déjà posté sa lettre en express, comme Pierre devait la recevoir le lendemain, il serait assurément au rendez-vous avec d'autres frères. Bien qu'il tombât des hallebardes, il marchait tranquillement dans les ruelles pavées de Villefranche et observait le sirop de la rue, les passants se hâtaient dans les ruelles tandis que l'on entendait le braouuuuuuuuum du tambour des escargots accompagné de décharges fulgurantes. Certains s'abritaient sous les toits en attendant une accalmie, d'autres étaient pris d'inquiétude sous leurs riflards apeurés par cette pluie cinglante, cette forte pluie calmait l'affairement des citadins. Devant cette perturbation, Jean pensait: *C'est la pluie qui prépare des sentiers dans les mémoires tantôt croissante tantôt affaiblie, qui*

ouvre des voies à l'imagination à ceux qui la pensent. Alors que j'écoute ces harmoniques, la plupart des hommes la fuient, la craignent. Comme les bourgadiers sont étranges, vite déstabilisés! Levant les yeux vers l'est, il aperçut le clocher pyramidal de l'église. Il pensa aussitôt à Frédéric et décida spontanément de le rejoindre. C'était là une des qualités essentielles de Jean, ne rien retenir, agir instinctivement, comme les bourgeons qui se gonflent et éclatent en fleurs subites.

Malgré sa passion, son respect pour les religions, Jean n'avait jamais adhéré à une doctrine, à un dogme ou à un courant spirituel traditionnel. Cela représentait un défi intense qu'il relevait chaque jour aussi fidèlement que la succession des nuits. Il pensait que le présent était sa seule quête, il était certain aussi que seul ce présent-là le prolongerait vers cet au-delà de la mémoire individuelle. Les nuits, les jours de l'existence sont comptés de toute éternité, mais prolongés par ce réel que l'on essaie de vivre encore au moment où il n'est plus. Jean associait à ce maintenant la compassion, l'acte de l'acte, la porte ouverte que la vie elle-même nous donne pour agir dans un cadre illimité, sans que n'intervienne à ce moment-là une quelconque élaboration de la pensée personnelle. Point de divinités à l'ouest, rien au nord comme au sud. Toute la profonde compassion se situe à l'est, dans ce présent en dehors de nous et en nous-mêmes. Ouvrir cette porte était là l'essence même de sa démarche, de ses convictions,

croyant qu'elle n'était ainsi qu'une lisière qui nous accompagne, livrant un passage, un miroir du ciel où chacun sur terre pouvait enfin se reconnaître. Là, tout seul, avec ce silence de la vie qui s'approfondit dès que l'esprit pénètre la musique de notre grand monde. Peut-être était-ce le mystère de notre solitude qui, témoin de son abandon, pouvait alors se métamorphoser d'un mouvement de l'enfance à l'enfancement ... il essayait rigoureusement de suivre cette règle, en toute humilité. On pouvait avoir l'impression que vivait en lui la présence de la terre, celle de l'air, du feu ou encore de l'eau, comme une réalité féconde, substantielle. D'ailleurs, les quatre éléments n'étaient pas là de la même façon.

Là, sur la voûte de la porte d'entrée de l'église, sous forme de symboles, il y avait un aigle, un lion, un ange, un taureau. Il y avait encore un autre symbole, moins abstrait, le mendiant sous le porche. Celui-ci ne fit aucun effort pour sourire dès qu'il aperçut Jean arriver, sentant la force des liens s'ouvrir en lui comme la révélation soudaine d'un frère.

— Viens vite t'abriter Jean, dit-il du haut de l'escalier, tu es trempé comme une souche, il pleut à verse et quel feu de Dieu, extraordinaire.

— Bonjour Frédéric, c'est ma première douche de l'automne. J'ai l'impression de tâtonner dans les dédales de mon enfance.

Frédéric répondit à son salut en l'accueillant les bras tendus envahi d'une vague de tendresse.

— Quel plaisir de te retrouver, Jean!

— Je suis venu te dire adieu, car dès ce soir je pars pour remuer le monde.

— Ah! Où vas-tu donc? reprit Frédéric.

Jean regardait la frimousse de cet être secret, fin comme l'ambre. Les yeux ronds de Frédéric, d'un bleu nocturne entre la nuit qui s'évapore et l'aube qui encore vacille, semblaient voir une lumière chaude et triomphante dans le regard de Jean.

— Je pars à la rencontre d'un potier d'une ingéniosité infinie qui dans son immense atelier façonne les formes et les images à la manière de son génie qu'il transporte au-dessus de l'imagination qui le gouverne. Tu sais, voyager est une aventure fantastique qui relève de la mystique bien plus que de connaître à l'avance notre destination. Pour ta part, as-tu des projets?

— Oh! Le goût de la mendicité est inné en moi, cela me permet de faire tomber les illusions l'une après l'autre. Peut-être est-ce à cause de ce fol défi que je parcours le monde! Une chose est sûre, de tant de contraintes sur ce terrain du réel, il n'y a aucune mère des traditions dans cet envol de la mendicité. C'est une porte qui s'ouvre me guidant dans un désert habité par un nomade, moi-même. Sans connaître l'incognissable qui me reconduit, parfois je lui parle pour savoir ce qu'il y a de nouveau dans mon ciel de naissance.

— Tu sais, Frédéric, sans fin déjà que l'homme parcourt ce présent du verbe. La noblesse scellée désormais dans des noms comme la mendicité ont ceci en parangon, toutes deux

ont considéré avec dédain le mépris de nos sociétés mais ce qui les diffère, c'est une allégeance de l'esprit. Le mendiant, même s'il est en voie de disparition sait une chose essentielle, un seul refus guérit trente-six maux tandis que les noblaillons dégénérés de la vertu de leurs ancêtres qui se croient encore au-dessus du commun, fortifié et enraciné avec le temps, ils accroissent ce mépris continuellement aux yeux des générations qui se succèdent, une belle margaille!

— Tu parles comme un anarchiste, Jean!

— Je ne connais pas ce mouvement, mais je me rappelle avoir lu une revue littéraire dans laquelle était mentionnée une pensée de l'un de ses fondateurs. «Ton propre bonheur commence par celui des autres.» Ce sentiment révèle une défaillance de l'homme qui ne tient qu'à des bonheurs établis qui ne sont que rides de l'âme. Selon cette pensée, le salut individuel est lié au salut communautaire, pourtant il ne peut pas nous convaincre du bonheur que l'on ignore, ce prochain de tous les âges.

— Pourtant Jean, cela semble si simple, si évident!

— A juste titre, l'évidence, la simplicité, sont les choses les plus désertées, les plus difficiles d'accès pour cet inouïsme de chair, d'âme, d'esprit. L'homme ne peut s'éveiller qu'au travers de la présence humaine et des phénomènes interdépendants. Je ne veux pas jouer Cassandre mais mécroire ce fait spirituel, c'est se condamner à l'inéluctable ignorance dont les conséquences se confirment à chaque instant. Tant que les hommes ne l'incluent pas dans leur intelligence du cœur,

leurs temples intérieurs resteront des villes qui ont perdu toute notion du temps, la société une machine à fabriquer des dieux où l'homme rêve sa vie au lieu de la vivre, tendant dans ses bras une biographie de sous-entendus, de féeries intérieures.

L'humanité de notre époque qui alimente la néomanie matérielle marche la tête baissée avec ce besoin d'anges et de démons à leurs pieds. Ils divinisent des dieux qu'ils diabolisent par la suite.

Voilà pourquoi les hommes vivent un état anormal, s'indigèrent de m'as-tuvisme à triturer le cerveau, ils ont perdu la clé de la boîte à pandore puis se sont verrouillés à l'intérieur. Tant qu'il y aura dans nos contextes sociaux cette soif de sécurité, ce nombrilisme des surdoués à la guenille intellectuelle, ces combinaisons du vice, prédominantes du confort, sur mesure, comme une épouse légitime, alors la vie sociale sera vouée à la danse macabre, aux giboulées du malheur.

Alors que certains feront florès pendant que d'autres se pendent en loges, de nouvelles maladies apparaîtront avec des virus virulents, des dissociations de plus en plus féroces ébranleront le corps, l'âme, l'esprit.

Malheureusement, ce sont des faits incontestables. Le sang humain considéré dans sa pleine réalité biologique sera de plus en plus la proie de gibiers incarnés dans la hiérarchie des illusions. Les âmes se développeront en champ de bataille. Perdu dans les méandres de leur identité à coups de

scoumoune, ils seront comme des feuilletonistes qui s'emberlificotent dans leurs quotidiens façonnés par les ineffables contradictions du chaos insensible. Ils iront à la malheure sans comprendre ce qui se passe, au sort du malheureux hasard en y voyant l'action d'un mauvais destin, des jours de déveines d'un sort rigoureux tout en empoisonnant la vie du frère animal.

— Tu parais si grave, Jean!

— Que veux-tu, on s'investit tant à ce que l'on aime et connaître n'est pas un chemin paisible. Crois-moi, chercher l'homme ou la femme à l'extérieur, c'est s'éviter d'en devenir un.

— Pourtant notre siècle est celui de la communication, avec des réseaux de plus en plus efficaces!

— C'est un vrai drame, Frédéric, la société fait de l'homme tout ce qu'elle veut, une pure illusion, un conformisme intellectuel qui ira dans le putanat du commerce humain, l'âme en navrance, le flambeau en déraison. Toutes les informations médiatiques sont vidées de leur contenu, empuantiées, avec un avenir préfabriqué de toutes pièces. Regarde les médias, plus ils parlent d'horreur, de catastrophes, plus elles se multiplient. Parler des phénomènes sans savoir ce qu'il y a derrière eux ne fait que renforcer leur action, par simple réaction. Pourtant, il serait grand temps que les forces médiatiques prennent conscience de voir au-delà des faits pour informer, pour influencer les grandes masses qui font réalité de l'irréel, et qu'ils cessent d'être payés par ces histrions de

politiciens. Chacun de nous est concerné et il convient d'y participer, on ne peut pas rester forclos, aucune idéologie ne peut faire le travail à notre place, encore moins les dieux des hommes. On ne peut pas renier les faits de l'évolution et se faufiler dans les proverbes. Nous voici à une époque où il nous faut choisir à longs coups d'ailes en silence, au-dessus du gouffre qui rattrape les apparences, sinon le ciel devenu électrifié se mettra à nous fuir, à fuir le borbier humain. Dieu n'est pas un autodidacte, c'est l'homme qui l'a fait sous le faix de son fardeau. J'ai cette conviction profonde qu'un jour ou l'autre, pour des raisons d'état, des foutriquets politiques fallacieux et leur école de la tromperie feront gober à l'humanité que des hommes ont marché sur la lune pour tester leur audace.

— Tu penses qu'il existe un enfer ici-bas Jean?

— Quand les illusions se sont emparées d'un homme il faut du temps pour qu'il les identifie. Les pensées sont des êtres vivants, bien des choses que nous pensons ou faisons deviennent des réalités. Selon ce qu'elles sont, l'enfer peut parfois nous apparaître, mais c'est le nôtre, celui que nous avons créé avec nos idées factices et cette activité fabulatrice de l'intellect, celui que les autres aussi nous révèlent, par automatisme. Tout ce que nous pensons ou faisons d'immoral nous retombera dessus un jour ou l'autre. On ne peut pas regarder à travers une vitre sale tout en prétendant voir la lune faire des bonds courts sur la plaine inondée de la nuit.

L'enfer ne se trouve pas dans une loterie avec le gros lot, pas plus que le bonheur. Celui qui ne croit plus en la vertu de l'autre reste prisonnier de ses sens. C'est là même le plaisir de jouer à tant de jeux de fantômes pour son propre bonheur. Et ces jeux se multiplieront avec des décors si clinquants qu'ils feront ravage. La part de l'illusion discrédite une réalité, le prochain, le sentiment d'appartenance. Il a tellement l'air réel que nous ne sommes pas excusables de ne plus l'apercevoir comme une réalité. La chute de l'homme dans le quotidien, c'est dans ce patatra que l'homme moderne tombera. Tout se remettra encore à signifier l'absence de sens. Ferai-je naître le prochain à mon désir, non, ça ne sera pas encore pour cette fois, ni jamais. Ce n'est même pas un cauchemar, seulement une balade chargée de louches attraits plus forts que toutes les répugnances. L'homme moderne deviendra un enfant qui chante dans les ténèbres, qui accepte toutes les tentations, les unes valant bien les autres. La plus grande illusion étant de chercher avec certitude son bonheur auprès des misères voisines. Plus l'homme s'individualise, moins il devient social, l'illusion de liberté s'installe derrière le plaisir de se ressentir soi-même comme une bête fauve. Mais pourtant chaque homme est un être qu'on ne peut plus oublier, ne l'eût-on vu qu'une seule fois dans sa vie, pour autant bien sûr que ce soit une réalité. Dès l'instant où l'on commence à voir le prochain, une réalité nous saute aux yeux, la nôtre avant la sienne. Malgré qu'on s'en détourne, sans cesse, on en rencontre

d'autres, tout cela énerve l'impatience de jouer avec le bonheur. Le cœur se resserre alors pour tant de petites vies rythmées, le monde nous passe encore à côté. L'homme continue d'avoir une horreur de chat pour la pluie, pour l'eau. Cela ne dure qu'un instant, par-delà l'écran touffu de notre sifflante galopade. Etre là, même si notre rumeur semble perdue au fond d'un étrange lointain qu'un écho renouvelle. Pour sûr, son amplitude forte nous révélera un courant aérien. Il n'y aura plus besoin de fuir, de voler par tous les arbres de la forêt, comme serré au cœur d'un seul arbre.

De longue main, il existe sur terre des milliers de croyances qui dépendent des cultures, des mœurs, des traditions, des peuples, fort heureusement pour nous, elles étaient là jadis. Mais elles se font remarquer par le fait qu'elles sont toutes plus originales et séduisantes les unes que les autres, avec toujours cette tendance à spéculer sur l'au-delà. Leurs sagesses se valent pour tant de culture, tant de livres lus, relus, accumulés depuis des siècles dans des maisons publiques, secrètes ou privées.

Mais l'au-delà n'est pas là-haut au-devant de notre réussite qui additionne ses souhaits dans tous ces paysages emphatiques sombres de l'âme humaine, tous cernés de prodiges, d'une infinité de combinaisons, qui ne sont en fait que des fontaines de guirlandes mortes. Dieu et la croyance sont incompatibles, tout transfert sur la grandeur est prompt pour sa chute...

Un ami poète me disait un jour de tristesse, *«Que vient chercher l'homme sur terre? Il ne s'en rappelle plus, l'ennui de savoir ne le démange pas davantage. Il pose ses pieds sur le sol, une hâte le dévore, celle de dévorer. Il dira les choses les plus impossibles, mais ensuite il va les penser, puis les faire. Les épreuves recommenceront, le soleil continue pourtant encore son rappel, mais il ne sait plus le voir se lever ni se coucher. Il doit en avoir le cœur net, notre héros a besoin d'aventures, alors il s'approprie tout ce qui vit. C'était donc vrai, il en a le pouvoir. Mais qu'en fait-il? Il exulte de possession, alors ses rêves avides s'enflamment. Avec le recul, il ralentit ses pas s'appuyant avec ses mains sur ce qu'il possède. Il devient de plus en plus intelligent, si intelligent qu'il en oublie l'essentiel. Debout sur un tonneau, il contemple ses fantômes avec leur cour, il fabrique ses propres reliques pour les vénérer en les parfumant de benzine industrielle. Ses fantômes lui sourient parmi des spectateurs qui se réjouissent, mais un jour il doit s'en aller, même si bien sûr, il serait volontiers resté encore un petit peu pour arrondir encore son beau ventre. Avec tout ce qu'il croit, tout ce qu'il sait, il se sent sécurisé, mais la mère des traditions ne peut plus rien pour lui. Il commence alors à s'effrayer pris dans l'événement inconnu. Tous ses fantômes sont avec lui, il les rejette. «Allez-vous-en!» dit-il, ne les reconnaissant plus. Mais ça t'appartient, homme, ils seront avec toi et ce sera vrai...»*

— Tu penses que l'homme emporte avec lui les fantômes qu'il a lui-même créés Jean?

— Voici du moins ce que je pense, vivre est un art qui ne trahit pas les âges, un équilibre entre ce que nous sommes réellement et ce que nous ne sommes pas. Entre l'humour, la réalité et le faire, cet art se transforme uniquement dans le présent, car à l'instant où l'on pense pouvoir s'y adonner, son mouvement intime nous entraîne vers un autre instant. Lorsque l'on est présent au présent, alors l'on permet à la lumière de prendre forme en soi-même. L'éternel présent devient alors réalité, c'est le plus bel art depuis la renaissance, il n'en existera plus après d'aussi grandiose.

— Si je suis ta pensée Jean, tu sembles vouloir attribuer au présent la seule demeure de notre conscience. On essaie de rejoindre sans cesse un être vers lequel nous serons ramenés de toute façon, un peu comme une éternelle poursuite.

— Attendre l'innommé ne vient jamais, combien les raisons qu'on allègue masquent les forces qui agissent. La raison du peuple ne ressemble plus à celle de l'individu. Ces choses dont je t'ai parlé, je les ai comprises lors d'une eucharistie. Nous pouvons tous y participer, mais chacun va la vivre selon ce qu'il est, en tant qu'individualité. Imagine, lors de ce culte, que ce climat de la transsubstantiation me préserve de tout amour pour quelque bien particulier où je serais tenté de me complaire. Mais mon voisin qui a participé à la même cérémonie que moi, respire une lourde obscurité qui sent l'enfer. Il y a une grande différence entre ce contenu substantiel et la relation que nous avons avec la substance. Pour me relier, je dois d'abord penser par moi-même.

A notre époque, plus aucun culte du passé quelle que soit sa forme ne peut remplacer l'expérience individuelle. Entre l'individu et la communauté humaine se trouve l'eucharistie de l'avenir. Tout homme devient alors un invité. De l'habitant des bas-fonds des villes jusqu'aux aristocrates. De ce présent que je vis déjà comme passé dans le futur que j'anticipe, je peux t'assurer que le doute n'est plus permis.

A ce moment, Jean sortit son boursicot de la poche.

— Accepte ma bourse en toute assurance, entre mendiants, tu ne peux pas refuser.

— Mais pourquoi Jean, pourquoi donc?

— C'est très simple, dès mon arrivée dans l'atelier du grand potier, elle ne me sera plus d'aucune utilité. Sois tranquille, je t'assure que je n'en ai absolument plus besoin. Après un geste d'hésitation, Frédéric accepta puisqu'il lisait dans les yeux de Jean une vive détermination. Malgré tout, une expression soucieuse assombrissait ses traits car il avait compris le funeste pressentiment.

— Tout de même reprit-il, à une époque où l'argent est si indispensable. Je suppose que ton destin me favorise, mais j'espère alors que ce potier va te prendre en charge!

Jean accueillit cette proposition avec une joie évidente, ses yeux étaient dilatés d'attention passionnée, il ne parut pas pressé de lui répondre. Il l'honorait d'un long regard impalpable. Rompant ce silence, Jean, d'un geste d'adieu posa sa main sur son épaule.

— Je t’envie pour la richesse de tes sentiments. Tu sais, Frédéric, dans cette atmosphère de nomadisme où la passion de vivre ne se heurte plus au tintamarre, on peut aller partout les poches vides, on ne voyage pas que pour un seul but. Frédéric sentait qu’il s’agissait d’autre chose, il aurait voulu lui demander ce que c’était, mais il se retint, les paroles de Jean étaient déjà un aveu. Embarrassé, il dit quand même :

— Ce que tu racontes, Jean, semble appartenir au domaine de l’imagination pure.

— Disons que je vis ces images, et que toi tu en perçois la réalité. Le voyage de la profonde dépossession s’infiltré dans le cœur de l’être sous forme d’images vivantes. Elles sont comme des campements nocturnes qui exaltent la nuit étoilée. Comment leur résisterait-on ? Ces campements sont une halte pour l’esprit en exil sur cette terre qui porte avec elle l’immensité.

L’homme seul peut parler de cela, car il a conservé les pudeurs de l’amour de ce long trajet qu’il a déjà fait à rebours.

— Je voulais te dire Jean, je suis areligieux.

— Tu sais, on appartient à la vie, cela constitue une existence trépidante de reconnaître ce lien sans lacune qui nous relie à elle. Entre chaque note qui compose une mélodie existe un silence. Là est la religion. A l’intérieur de nos sociétés qui ont une fâcheuse tendance à se décomposer, le vécu et l’expérience de tant de drames nourris de solitudes peuvent encore agir pour une vie sociale meilleure. Ceux qui s’y

racontent leurs exploits intérieurs vivent en fait une supercherie spirituelle, pourtant, Dieu sait s'ils foisonnent! Je crois que pour guérir de nous-mêmes, le seul remède est en ce prochain que nous fuyons comme la peste. La relation est une grande doctoresse à qui l'on ne fait plus recours, mais pourtant, à l'avenir ce ne sera plus que sur elle seule qu'il faudra compter.

— C'est curieux tout de même comme les images ont le pouvoir de clarifier ce qui est confus.

— Malheureusement on les dénigre trop souvent, autant te dire qu'elles transportent tout ce qu'aucun savant ne saura jamais. Regarde un amoureux par exemple, il devient une image lorsque l'amour s'empare de son cœur, ses sens prennent alors là tous leurs charmes. Dès que l'on se met à aimer, un pont s'ouvre reliant l'exil à l'esprit. Là est notre véritable appartenance, il suffit juste de traverser ce ponceau.

Inopiné, un individu lambda à l'allure de bondieusard de sacristain monta les escaliers de l'église.

— Bonjour! lui dit Jean bien amicalement.

Soudain d'un coup de boutoir, à tue-tête, il s'écria l'humeur dogue, d'un ton rogue, sans aménité.

— C'est un lieu de prières, ici! Ce n'est pas la cour du roi Pétaud, vous ne pouvez pas aller ailleurs, c'est tout de même pas croyable, mendier au pied d'une église! Rebut de la société!

Puis il tira ses guêtres à l'intérieur de l'église.

Le front de Frédéric se fronça, ses cils s'arquaient caricaturant une émotion saumâtre, il prit un air de vierge outragée. A ressaut il glaviotta, crouach, pfrutte, pflac! Sa glaire s'écrabouillait sur une marche de l'escalier.

— Morbleu! Quelle balluche de béotien prétend me battre froid! Je vais lui rabattre la jactance à cet espèce d'iroquois riposta-t-il trépignant de colère, animé de courroux. Bran pour lui! C'est un comble! Se faire agonir par un beniououi, il a la tripe républicaine ce gabier de poulaine. Et dire que ça va marmotter des patenôtres et tout le tinamou ... il ferait mieux d'avoir dans sa poche un androdamas ce pisse- vinaigre. Bon à lap!

— Quel cliquetis d'injures! Mais pas d'esclandre Frédéric, il a juste épaté le bourgeois cet élevé au rez-dechaussée, ça ne sert à rien de le dauber, laisse le pisser contre le vent, il n'a pas débarrassé son esprit de la cangue de ses préjugés, l'acéribité de ses propos révèle qu'il doit souffrir dans son cœur pour s'exprimer ainsi même s'il a le coco un peu fêlé.

— Pourtant rien dans son attitude n'accusait son désarroi et c'est un chrétien tout de même qui par surcroît m'a passé les fourches caudines, cette bigre peau de hareng, cette châtaigne sous bogue, de plus il m'a offensé les oreilles avec son ton grasseyant.

— Quoiqu'il en ait, c'est un homme avant tout et ça dut le prendre comme une envie de pisser, les hommes sont parfois si surprenants que l'on doit se frotter les yeux pour être

bien sûr que c'en soit un. Rappelle-toi, l'enfant qui apprend à marcher, à parler, à penser, quelle conquête! Toute la vie est un apprentissage, chaque jour qui passe est une véritable instruction, chaque nuit son instructeur. Peut-être que cet homme est dans une période où il n'apprend plus rien.

On ne peut pas lui en vouloir, mais il faut plutôt essayer de le comprendre.

Malgré l'explication de Jean, Frédéric en voulait à ce fidèle. Depuis qu'il trimardait, jamais personne ne lui avait parlé ainsi. A cet instant l'inconnu ressortit, l'air hautain. Il scruta les chaussures de Frédéric, qui, il est vrai, n'étaient pas au premier rang de la mode. Grognonnant dans sa barbe, il jeta aussi un coup d'œil sur Jean, il avait les yeux étroits, profondément enfoncés. Ils se regardaient en chiens de faïence, mais alors que leurs regards s'intensifiaient, Jean se mit subitement à avoir un rire incoercible. Le chrétien temporaire ne put supporter une telle provocation. Il redescendit aussitôt les escaliers de l'église puis stoppa d'un coup sec, les mains sur les hanches. Il examinait Jean qui ne s'arrêtait plus de s'esclaffer. Frédéric, confondu, restait bouche bée. Pour finir, le chrétien s'en alla totalement penaud et Jean finit par se modérer.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Jean? demanda Frédéric.

— C'est son comportement, son comportement! J'ai cru un instant qu'il répétait un personnage pour une pièce de théâtre. Mais il jouait si bien, d'une façon si authentique qu'il aurait fait rire un tas de pierres. Ah saprédié! J'en badine

encore, la tête qu'il a faite quand il dévisageait tes brodequins en vogue, c'était quelque chose! Je peux le bénir car il m'a bien fait rire ce bougre... enfin! C'est une anecdote...

— Oui, mais vois-tu Jean, je suis sûr que jamais une femme n'aurait agi de la sorte.

— Au ton que tu emploies, il semblerait qu'elles comptent beaucoup pour toi Frédéric.

— Oui, effectivement. Il y en a de si belles que j'en ferme les yeux. Elles sont comme une note musicale qui prédomine sur l'ensemble de la partition humaine et avec brio.

— A t'ouïr, tu sembles avoir écouté au-delà de leur musique, mais aussi à en être revenu.

— Ah Jean! L'être féminin est un grand voyage qui brouille nos horaires, aimer un de ces êtres relève d'un grand art. Elles sont comme un emprunt de l'amour auquel nous sommes endettés.

— Tu sembles vouloir dire que dans une vraie relation, dans une véritable rencontre avec un être féminin, l'homme est obligé de s'élever vers ce qu'il a de plus haut!

— Tu le dis si bien, Jean! Il faut voyager pour découvrir ce mystère. Alors que la terre dans l'univers devient l'épicentre de cauchemars qui s'amplifient chaque jour davantage, jamais les femmes n'ont pris part à sa destruction.

— Ça laisse à réfléchir ce que tu dis là! Il est vrai que tous les cauchemars pensés se mettent à penser eux-mêmes, on peut effectivement se demander pourquoi ces forces de destruction agissent à travers les hommes plutôt que par les femmes.

— Jean! l'insaisissable lui-même a peut-être un faible pour l'une de ses créatures.

— Disons que c'est un mystère qui demande à être élucidé. Vu que ce mystère, comme tous les autres est en nous-mêmes, nous savons déjà où il faut chercher. Mais je vais te quitter Frédéric, sois sûr que je te porte dans mon cœur désormais.

— C'est réciproque, Jean.

— Tu sais, les apparences ne sont que ce que nous voulons bien voir. Généralement elles sont sympathiques ou antipathiques. Mais pourtant, lorsque celles-ci tombent, l'on peut alors regarder ce fameux pont des prodiges, voir devient alors réalité. Je te remercie encore de cette unique rencontre. A toujours, Frédéric!

— Hé! Bonne route vers ce grand atelier, Jean.

Ils se serrèrent dans les bras en guise d'adieu. Frédéric le regarda s'éloigner le visage solennel. Un léger sourire se dessina au pli de ses joues pour rayonner lentement jusqu'à son cœur.



X

Jean rentra paisiblement vers la ferme. Désormais rien n'existait d'autre dans son cœur, qu'un seul être dans le feu de cet après-midi-là. Un être mystérieux, plein d'amour. Déjà, il commençait à sortir de sa lisière en route vers l'atelier de ce grand potier, sans tomber dans les affres de la mort ou du doute. Il se trouvait pleinement individu, mais tout à la fois communauté, certain qu'il retrouverait l'atelier tel qu'il l'avait quitté. Tout ce qui meublait sa vie intérieure commençait déjà à s'estomper, mais il savait que l'omniscience du potier comblerait ce vide, qu'il fallait se laisser apprivoiser.

Au Levain, la vie continuait son train-train. Jérémie absorbé, avec une attention prodigieuse confiait au ciel son secret. Assis près d'un sylve, il écrivait ses messages à l'encre violette puis admirait ses baudruches s'envoler avec émerveillement comme avec cette satisfaction supérieure que l'on éprouve étant enfant à se savoir locataire d'aussi vastes domaines. Bien sûr, il ne savait pas que la terre était toujours de plus en plus malade, affectée par ce virus verbal qu'a contracté l'homme.

Y aura-t-il un jour où la vie ne pourrait plus gérer les hommes? Qu'y a-t-il de mieux qu'un pacte basé sur l'estime, la confiance, la liberté? Qui arrêtera l'homme si petit en apparence? Se peut-il que ce soit lui-même à force de se flatter de liberté?

Le père Vialard, loin de toutes ces préoccupations râtelait les premières feuilles mortes. Des gouttes de sueur coulaient le long de ses joues, on aurait pu croire que des coquelicots en fleurs étaient peints sur elles tant elles étaient rouges. Ses vêtements avaient la couleur de l'herbe flétrie, du bois dépouillé, du sol que lavent les pluies et que le soleil ensuite dessèche.

Madame Vialard dans son jardin, rêvait d'ensemencements nouveaux, aux emblavures, à la nouvelle saison. Son visage cuivré luisait sous quelques gerbes de soleil. Une joie spontanée semblait la sauvegarder des rides sur son front. Elle ne disait rien, mais resta longtemps ainsi, simplement abandonnée à la contemplation.

Il était dix-sept heures, Maude se trouvait à une centaine de mètres de la ferme. Elle l'attendait avec une patience archangélique, les yeux clos, près de deux cèdres argentés qui déversaient leur ombrage en des coulées de bronze. *«L'Amour n'épargne personne pensait-elle et combien de cœurs ne se sentent pas aimés sur terre. Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté? Une vie sociale qui tolère nos imperfections! Le premier réflexe est celui de prendre, mais celui qui aime s'efface, s'éclipse pour davantage de présence au monde, tout*

comme le font le soleil, la lune, la terre et c'est la place du vivant.»

Maude guettait sa venue, présente jusqu'à l'impossible, au seuil de l'infini avec ce silence, ce langage de l'imagination, ce levier pour voir au-delà du monde. Peut-être était-ce l'éternité qui avait pris un peu de temps pour elle! Percevant intérieurement le canevas même du voyage qu'elle devait accomplir, un afflux de chaleur envahit son corps, elle entrevoyait un poudroïement de lumière papillonnante réparti dans ses perceptions, la notion de l'espace et du temps, celle de l'instant. Suspendue au néant, à tant d'inconnu, vide alors de toute pensée puisque rendue à elle-même, elle écoutait la musique des sphères célestes résonner dans sa glande pinéale.

Marchant à pas comptés, Jean arrivait à mi-chemin entre le rêve et la réalité. Maude le contemplait enchantée préférant la réalité au chagrin. Toutes les artères de son corps chantonnaient une bataille gagnée contre la mort et son âme en fête portait dans son cœur ce qui ne porte pas de nom dans le pays des hommes.

Jean l'aperçut à la lisière du chemin, alors qu'il se rapprochait d'elle, il remerciait la Vie de l'avoir aidé jusqu'au bout. De plus en plus près, il semblait être à des distances impossibles à calculer. Enfin d'une main légère, il caressa sa chevelure et inclina sa tête contre la sienne. Maude se blottissait dans ses bras à l'abri de sentiments puissants. Ils restèrent ainsi un long moment ne demandant rien d'autre que

d'être là, combien de temps? Nul ne le savait... Puis, subtilement Jean éprouva le besoin d'être seul en plein vent sur la route du Mont de la Tourmaline, pour dire adieu au pays des hommes. Il jeta une œillade sur Maude les yeux au-delà des causes comme pour l'inviter à donner son consentement.

— Maude!

— Oui, Jean.

— Veux-tu te joindre à moi jusqu'au Portique qui se situe au pied du Mont?

— Oui, bien sûr!

— Ensuite, je partirai seul dans la nuit au pays de l'abondance, des nouveau-nés, et demain à l'apogée du jour, mon corps sera à Notre-Dame des Roses durant trois jours. Pierre m'aura ramené, il est déjà prévenu. Je serais heureux dans l'ardeur qui me presse que tu sois présente aux cérémonies qui rendront leurs derniers devoirs à ma dépouille.

— Je serai là Jean, c'est certain.

Maude, envahie par la certitude de l'événement soulevait progressivement cette dalle de la nuit au prix de la réalité. Les premiers bourgeons de la mort entreprirent leur percée. Ils partirent... Chacun résonnait dans sa solitude, haussé vers l'existence.

— Quand nous serons sortis de la foule des sapins Maude, nous verrons plus clair, à nos pieds, le sol ne coulera plus en vallonnements.

— Jean! J'ai une sensation étrange, c'est comme si un coup de vent emportait notre barque vers la mer, une barque

qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Quant à moi, à la muette, restée sur le rivage attachée à la grandeur des flots, je te regarde partir sur cette embarcation avec l'haléine du grand large, la brise marine sous le cri des barnaches en troupe. Mes yeux embrasseront le champ de ton départ et te suivront dans l'air bleu de la mer océane jusqu'à ce que tu brises l'horizon et que tu disparaisses en lui. Alors, par-delà mon cœur sur le sable des dunes où pas un brin de vent dans l'instant même, sans jamais sortir de celui-ci, je me penserais tout contre toi pour ne point perdre ta ride à la surface de l'eau élancée jusqu'à l'inlandsis, dans l'ineffable et le sublime.

Une indicible sensation de douceur soulevait Jean où des larmes de bonheur s'amollissaient par ses yeux brillants. C'était là son destin, son salut ... Combien il en était conscient!

Ils bouleversèrent un regard plein de prouesses où des romances secrètes roulaient dans leur poitrine comme une boule de feu. Silencés, ils suivaient le sens de la marche, les seuils étaient franchis sans aucun coup de tirage trop vif, sans un manque. L'évidence ennoblissait leurs visages où une joie cristalline brillait dans leurs prunelles. Ce soir-là, sur la route du portique, le silence avec ses espaces infinis était devenu verbal.

Jean repensait à l'un des discours que Pierre lui avait tenu à l'intérieur de la fameuse salle du chapitre lors d'une fête de la Saint-Jean. *«Vois-tu Jean, on ne peut pas séparer*

la vie intérieure de la vie extérieure ainsi que l'inspiration de l'expiration dans l'univers. Lors de la mort, ces deux aspects se pénètrent réciproquement, nous sommes alors ce point de rencontre du contre-espace, même si nous désirons rester une virgule. C'est comme si l'Orient et l'Occident s'interpénétraient. Ici, la communauté spirituelle alterne harmonieusement avec l'individualité humaine. La Saint-Jean est la fête du renouvellement de notre alliance, la saisie de notre état de conscience. De la flambée de la Saint-Jean jusqu'à la bûche de Noël, la joie de sauter ce feu exprime la quête réelle de vivre cet événement de notre vivant le plus authentiquement possible. De telles circonstances fortuites peuvent tout aussi bien se vivre en labourant la terre qu'en balayant, qu'en accueillant un hôte ou en servant un pauvre. Si ardu et rude pour que s'apprivoise le désarmement intérieur, c'est pourtant en fait la fin de toute coexistence double en soi.»

Ils sortirent de cette forêt de pins sylvestres où un sentier abrupt s'enfonçait dans les infractuosités de la montagne. On entendait le bruit que faisaient leurs pas, paw, paw, cloc, plac. Les nuages s'amoncelaient dispersant leurs volutes noiraudes dans le couchant. Les ténèbres avançaient dans la clairière du ciel avec son bleu indigo. Dans l'air qui avait pris une limpidité absolue, des sylphes se mouvaient en danse légère. Jean les regardait se trémousser avec les entrailles du ciel.

— Que regardes-tu, Jean? demanda Maude qui remarqua son attention.

— Oh! Je pense au peuple qui vit dans la clairière céleste, si remuant qu'il ne semble provenir d'aucun foyer. Maude, je suis heureux d'entrer de nouveau dans ce lieu où je suis né et de retrouver le sens communautaire. Des images se présentent à moi, je vois mon abrégé destinal partir vers un destinataire inconnu. Déjà la brise de la mort rafraîchit mes tempes bourdonnantes. Le soleil joue avec ses reflets, j'entends le clapotis de son rouet qui soulève le fil de ma vie comme cardée à son passage. A ce frémissement de la roue, grouille tout un peuple caché dont on ne voit rien que ces remous entremêlés. Les rayons de la roue ressemblent à des germes marbrés de taches de couleur de feu, tels des acrobates sur une perche.

Maude écoutait avec dévotion, l'haleine retenue, le cœur suspendu, ressentant un étrange sentiment, celui de ne pas pouvoir se joindre à lui davantage. Ils arrivèrent alors au portique de l'abandon. Elle regardait les murs de pierres qui encadraient ce portique, roulant dans la montagne avec un élan retenu. Sur la surface de la porte, une blême poussière floconnait sur la ramure du bois dépouillé par le temps. Elle semblait avoir l'âge des mythes, des fables, des légendes et avoir toujours été là ... Jean s'en rapprochait, délié de ce mystère de l'abandon. Il couvrit les yeux de Maude avec cette réalité de l'esprit.

— Qui est-ce? Prononça-t-il.

Mais sans attendre sa réponse, il l'embrassa dans une forme accélérée du temps. Le présent semblait à ce moment avoir pour voilure une branche de vigne feuillée, une gerbe de blé.

— Maude, dit-il.

C'est une mémoire d'eau qui coule et devient écume dans l'océan qui demeure, le fil de l'eau la berce dans l'échine de la vague et lui chante le seul bien que nous avons en ce monde, nous-mêmes. Il emporte les expériences dans cette eau lustrale qui circule avec les influences indiscernables de la vie. Je suis avec toi pour toujours Maude, une fraternité spirituelle nous relie désormais.

— Déjà Jean, dit-elle, je te lance un cordeau depuis la rive avec un grand sursaut de vie communautaire. Tu peux te transformer en poussière d'étoile, à chaque retour du soleil à l'horizon, je déroulerai ma cordelette dans les nuées avec un geste de l'index levé, ce sera le signe entre l'éternité et nous. Une troisième peau nous lie désormais dans les profondeurs océanes.

Jean passa rondement de l'autre côté du portique, l'exactitude de la mort, cette politesse de la vie l'attendait. Ils se regardèrent comme la toute première fois, ce fut de nouveau une immobilité haletante qui régna. Il paraissait clair que ce regard ouvrait une brèche de coexistence où leur amour devenait un acte de volonté pure, enfanté à la vie de l'esprit. Jean tira le cordeau, engagé, béant, dans le couloir du temps, puis il grimpa ce sentier de chèvre dans le clair de la nuit.

Maude envoûtée par cet ailleurs de l'existence, contemplant déjà sur le sable des dunes, le cordeau qu'elle tenait bien en main.

Au sommet du Mont de la Tourmaline, Jean alluma son dernier feu. Il contemplant les flammes fauves à la croisée des chemins. Il se reconnaissait à ses accords, au même diapason, à ses intervalles mélodiques. Avant d'être soulevé d'une seule haleine par cette capitulation qui invite à célébrer l'unité, les jambes croisées, les genoux touchant le sol, la colonne vertébrale souple, immobile dans un léger étourdissement de l'instant qui passe, il se rappelait l'une ou l'autre des phrases d'Iram et de Lucien, tout en partance vers un nouveau monde...

«J'ai un passeport pour la vie, une cathédrale d'images à déclarer. C'est un seul et grand pays où passe la caravane humaine, elle ne peut passer sa route que plus en avant, jusqu'à la consommation des siècles.»

«La vie et la mort sont arrivées sur terre sur le dos d'une comète et ces deux antagonistes se sont coalisés pour mener une action commune, côtoyer présent au présent le temps qui passe.»



INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire de vous lire et de vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Les Editions de l'Escarboucle à Yverdon,
case postale 894, BP 1401 Yverdon-Les-Bains
SUISSE
www.escarboucle.ch

